

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LES " 1916! "



COMMENT ILS S'EN VONT....



LA FOULE À LA GARE DE LYON

Avec l'enthousiasme qui fut celui de leurs aînés, ils partent sur leurs traces continuer l'œuvre patriotique dont l'achèvement ne laisse aucun doute dans l'esprit et le cœur des Français venus jusqu'à la gare pour embrasser les « Marie-Louise ».

LA SITUATION MILITAIRE

Les Eparges

Le nom de ce modeste village des Côtes lorraines entre dans la légende. Il s'y est livré, depuis plusieurs semaines, une véritable bataille, et on peut aujourd'hui, sans enfler les mots, dire que c'est une victoire. Ces termes de bataille et de victoire n'ont plus tout à fait le même sens qu'autrefois. La guerre a pris une physionomie nouvelle et étrange. Voici huit mois que la lutte se poursuit sur un immense front, avec ce caractère spécial de guerre de tranchées que lui ont donné les Allemands après leur grande défaite de la Marne. On s'étonne encore aujourd'hui même dans certains milieux militaires, de la tournure imprévue des opérations, et on se demande quand et comment cela finira. Et cependant un avertissement et une leçon avaient été donnés à ce point de vue par la guerre russo-japonaise, il y a dix ans, en Mandchourie. Les trois grandes batailles de Liao-Yang, du Cha-Ho et de Moukden ont été livrées sur un front de plus en plus grand et ont duré plusieurs semaines. Chaque adversaire s'était fortement retranché; les Japonais n'ont eu raison des Russes que parce que leur offensive a pu déborder et envelopper les ailes qui ne pouvaient s'étendre indéfiniment et n'étaient pas appuyées à des obstacles infranchissables. Les attaques de front contre les tranchées des deux côtés ont généralement échoué. La fortification de campagne avait donc fait ses preuves; les Allemands, bons observateurs et bons praticiens, y firent sans doute plus attention que nous et, quoique partisans de l'offensive foudroyante et écrasante dès le début des opérations, ils avaient prévu la nécessité de donner à la défensive éventuelle la solidité que comporte l'organisation du terrain.

C'est ainsi qu'ils arrêtaient d'abord sur l'Aisne, en Champagne et en Argonne, nos armées victorieuses, mais épuisées par un effort extraordinaire. Chaque adversaire essaya de gagner les ailes pour manœuvrer. La ligne de bataille remonta peu à peu vers le Nord, jusqu'au moment où elle atteignit la mer, et depuis lors ses extrémités ayant été bloquées d'une part par la mer et de l'autre par le Rhin, la bataille devint une bataille de front. Il en est résulté une série de combats régionaux, souvent simultanés, faisant partie sans doute d'un plan d'ensemble, mais prenant, selon les circonstances, la nature du terrain et les objectifs, plus ou moins d'importance. Ainsi se sont développés en temps et lieu les batailles de Picardie, de l'Yser, des Flandres, de Champagne, de l'Argonne, et actuellement la bataille de la Woëvre.

Personne n'ignore maintenant — et les communiqués ne l'ont pas caché — que pour le moment on cherche à débusquer les Allemands de cette pointe de Saint-Mihiel où ils s'accrochent depuis le mois de septembre. La prise des Eparges est un des épisodes de cette action offensive.

Pendant que la défense avancée de Verdun s'élargit dans la Woëvre jusqu'à l'entrée d'Étain, nos troupes gagnent du terrain sur les Côtes lorraines, par la Meuse d'une part, au nord et au sud de Saint-Mihiel, et par la falaise orientale d'où l'on domine la Woëvre.

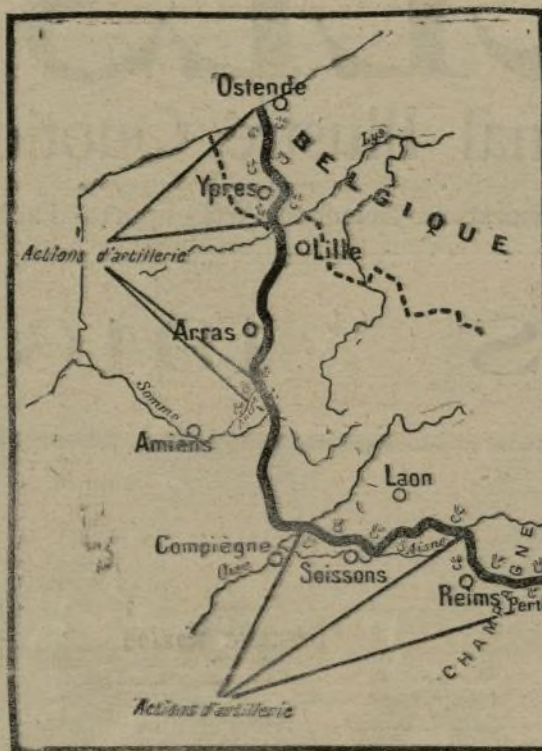
Les Allemands occupaient solidement le grand saillant d'Hattonchâtel et en particulier la crête avancée qui est séparée de la crête principale par la vallée des Eparges. C'est cette crête que nous venons de reprendre, ouvrant ainsi le chemin vers Hattonchâtel. Elle a été défendue avec acharnement par les Allemands, qui y ont sacrifié trente mille hommes. Ils en sacrifieront d'autres sans nul doute, car ils veulent entretenir l'illusion qu'ils assiègent Verdun. Notre victoire aux Eparges est le prélude de leur prochaine retraite.

Général X...

Trente attend dans le calme l'intervention italienne

MILAN. — Le Secolo reçoit de Trente la nouvelle que, malgré les persécutions et les vexations des autorités autrichiennes, la population garde un calme et un sang-froid admirable. Les Trentins réfugiés en Italie ont pu faire parvenir à leurs familles des nouvelles rassurantes sur la prochaine intervention italienne; et les habitants, maintenant, vivent dans l'espoir de leur imminente libération.

En prévision d'un siège, les autorités militaires ont concentré à Trente de grandes quantités de vivres. Les théâtres sont transformés en dépôts pour les troupes ou en ambulances.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS
du Lundi 12 avril (253^e jour de la guerre)

15 HEURES. — Il n'a pas été signalé d'action d'infanterie pendant la journée du 11 avril.

En Belgique, sur l'Ancre, entre l'Oise et l'Aisne et en Champagne, canonnades de part et d'autre.

Entre Meuse et Moselle, nous nous sommes organisés sur les positions conquises au cours des combats précédents. L'ennemi n'a pas contre-attaqué.

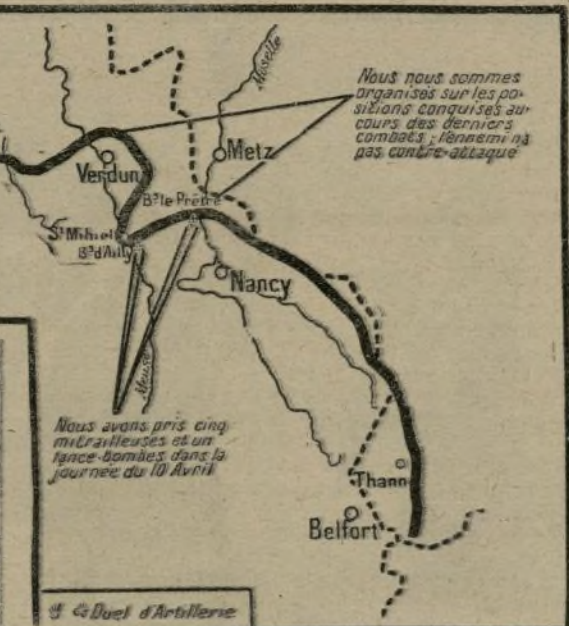
Nous avons, le 10 avril, au bois d'Ailly et au bois Le Prêtre, pris cinq mitrailleuses et un lance-bombes.

23 HEURES. — Aux Eparges, pendant la nuit du 11 au 12 avril, après une canonnade et une fusillade assez vives, les Allemands ont contre-attaqué, à 4 heures 30, et ont été repoussés.

Au bois d'Ailly et dans la région de Flirey, actions d'artillerie violentes, sans engagement d'infanterie.

Au bois Le Prêtre, le 11 avril, vers 20 heures, une tentative d'attaque de l'ennemi dans la partie nord-ouest du « Quart en réserve » a été facilement enrayée.

Au cours de la journée du 12, nous avons chassé les Allemands d'un élément de tranchée de la ligne précédemment conquise, dans lequel ils avaient réussi à se maintenir.



Le retour du général Pau

Acclamé par les conscrits de la classe 1916, le glorieux mutilé de 70 salue les soldats de demain.

Le retour du général Pau, qui vient, on le sait, d'accomplir une importante mission en Russie et dans les Balkans, a donné lieu, hier matin, à la gare de Lyon, à une manifestation enthousiaste et d'autant plus émouvante que l'arrivée à Paris du glorieux mutilé de 1870 a coïncidé avec le départ des jeunes conscrits de la classe 1916, qui lui ont fait une chaleureuse ovation.

C'est à 8 h. 40 que le train ramenant le général est entré en gare. Sur le quai, parmi les personnes



L'arrivée du général Pau à la gare de Lyon

qui l'attendaient, on remarquait son fils, lieutenant au 26^e chasseurs.

Dès que l'illustre chef parut à la portière de son wagon-salon, une immense acclamation retentit : « Vive le général Pau ! Vive l'armée ! Vive la France ! »

Tres ému par cette vibrante réception, il serra les mains qui, de tous côtés, se tendent vers lui.

Mais, voici qu'au moment où il s'apprête à sortir de la gare, de nouveaux cris retentissent, venant d'un train en partance : « Vive la France ! Vive la Patrie ! » Ce sont des jeunes gens de la classe 13 entassés dans des wagons, musette au dos, et qui vont rejoindre le régiment auquel ils sont affectés.

Le général Pau se retourne, plus profondément ému encore, lève son képi, le brandit au bout de son bras valide en poussant cette acclamation répétée par tous : « Vive la classe 16 ! »

Ce fut, en vérité, un spectacle émouvant, et ceux qui en furent témoins n'oublieront jamais cette minute d'enthousiasme. On sentait que l'âme même de la France vibrait sous l'immense hall de la gare de Lyon.

Au dehors, les acclamations retentirent encore, se répétant au loin sur le boulevard Diderot et dans la rue de Lyon, où la foule se pressait en rangs serrés, maintenue par un important service d'ordre.

Un nouveau succès russe dans les Karpathes

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe). — A l'ouest du Niémen, les combats de détail continuent dans la région de la rivière Chechoupa.

Dans les Karpathes, pendant la journée du 9 et la nuit du 10, l'ennemi a attaqué, en colonnes serrées, appuyé par une puissante artillerie, nos troupes qui avaient passé dans la direction de Rostok, vers les versants sud de la chaîne principale. Ces attaques ont été repoussées avec d'énormes pertes pour l'ennemi.

Nous avons fait un bataillon prisonnier avec 23 officiers et enlevé des mitrailleuses.

Dans la direction d'Oujok, après un combat acharné, nous nous sommes emparés de plusieurs hauteurs et nous avons fait 1.000 soldats prisonniers, dont 23 officiers, et pris 4 mitrailleuses.

Dans la direction de Stry, les attaques ennemies se poursuivent.

On ne signale aucune modification essentielle sur les autres secteurs de notre front.

Nouveaux incidents à la frontière serbo-bulgare

NICH. — On signale encore quelques incidents provoqués par les comitadjis. Le 6 avril, dans la soirée, ils ont attaqué le blockhaus de Zanoka, dans l'arrondissement de Malatche; les Serbes qui occupaient ce blockhaus durent se retirer après avoir infligé cependant des pertes sensibles à leurs assaillants; un soldat serbe a été blessé. Une autre bande qui avait pénétré dans le village de Mouchkova a été rejetée au delà de la frontière.

NOS LEADERS

La culture allemande et l'organisation française

Ce qui fait la valeur de la culture allemande, c'est la méthode. Les Allemands, notre éminent confrère M. Picard l'a admirablement démontré, sont demeurés inférieurs dans le domaine des découvertes scientifiques, mais ils ont accaparé, organisé, exploité les découvertes de nos savants. Par une publicité merveilleusement montée, qui ne revêtait point les apparences grossières d'un charlatanisme trop connu, mais qui savait frapper aux portes qu'il soupçonnait entr'ouvertes, ils ont pu déguiser, sous des noms faciles à retenir et d'aspect suffisamment mystérieux, les produits découverts par les chimistes français, employés par la thérapeutique française, mais le plus souvent inutilisés pratiquement à cause de certaines difficultés de fabrication et de l'insuffisance de connaissances chez les préparateurs. Ils sont arrivés, par une fabrication industrielle, à abaisser les prix de revient jusqu'à les rendre infimes et à s'assurer ainsi le monopole de produits dont leur propagande rendait l'usage universel. Ils maintenaient le prix de vente, au moins en France, aussi élevé que s'il s'était agi du remède le plus rare et le plus difficile à obtenir. Et ces produits, de découverte française, ils les obtenaient, en France, par le travail d'ouvriers moyennant l'emploi de capitaux français. Ils gagnaient ainsi sur leur fabrication près de 10.000 pour 10. Ces exemples, incomplets malheureusement sans les prix de revient et les prix de vente, ont été présentés à l'Académie de Médecine par le professeur Albert Robin. Ils forment un des plus curieux spécimens de la culture germanique.

Commercialement, les Allemands ont obtenu des résultats admirables, et c'est sur ce terrain que, dès aujourd'hui, la France doit s'organiser pour substituer, dans les parties du monde où elle a accès, son action à l'action germanique. L'industrie allemande consistait presque exclusivement à contrefaire à bas prix les produits des autres pays ; à présenter les siens comme de qualité égale sinon supérieure ; à endoctriner les intermédiaires par une série d'étonnantes avantages qui font justement douter si ces procédés d'escompte, de remises, de délais, ne doivent pas être expliqués par des subventions gouvernementales.

Au cas où ils ne pouvaient tuer une industrie par la concurrence, ils trouvaient moyen de s'introduire dans certaines des maisons principales, d'y prendre des intérêts et peu à peu de s'emparer de la place. Ils s'adaptaient aux métiers qui semblaient les plus opposés à leur nature et à leur formation ; ils savaient, par une persévérance et une attention méticuleuses, exceller dans l'industrie hôtelière, comme dans l'industrie minière ; ils étaient couturiers, tailleurs, chefs d'orchestre, entrepreneurs de représentations théâtrales, directeurs de revues, fournisseurs, mécaniciens, imprimeurs, pharmaciens ; ils étaient tout ; ils exerçaient leur métier en pleine sécurité, garantis au besoin par des diplômes plus ou moins authentiques, protégés dans tous les cas par leur ambassade.

Passons sur le rôle qu'ils remplissaient en même temps pour l'espionnage. En Belgique, chaque Allemand employé dans une exploitation quelconque devait, au consul dont il relevait, un rapport mensuel. On l'a su de Belgique ; en France, il en devait être de même. Qui s'en est soucié ? Et en Angleterre ? C'était là que commercialement les Allemands étaient le plus solidement installés, le plus sérieusement appréciés. Beaucoup trop de négociants anglais habitant la campagne ont pris l'habitude de venir à leur office trois à quatre jours par semaine : ils partent le vendredi après midi, ils reviennent le mardi matin. Les commis allemands travaillaient tout le temps, et, n'étant pas surveillés, ils avaient le loisir de s'instruire, et ils s'instruisaient.

Il est à présumer — cela n'est pas bien sûr — que l'on ne prendra plus en Angleterre de commis allemands ; mais est-il à espérer que l'on saura adopter ce qu'il y a d'essentiel dans la méthode allemande ? Cette méthode, n'est-ce pas vrai qu'on l'envie lorsqu'on apprend comment tout était organisé en Allemagne : sanatoriums, stations d'eaux minérales, laboratoires, maisons d'opérations ? N'est-ce pas vrai qu'on envie l'exacritude, la propreté, la discipline des chemins de fer ; qu'on admire cette volonté et cette persistance, cette utilisation de toutes les forces d'un peuple au profit de son ambition ?

Mais cela même redouble notre confiance non pas dans la victoire — cette victoire, miracle du génie de la France, il n'est pas un Français qui en doute — mais dans l'effort qui suivra

la victoire ; car ce ne serait rien que la France, par le plus incroyable bond qu'un peuple eût fait dans l'héroïsme, eût improvisé sa résistance, si, au lendemain du triomphe, elle retombait dans les errements qui avaient préparé sa défaite. Il faut arrêter un plan de résistance au germanisme, un plan d'expansion nationale, un plan de réorganisation commerciale et industrielle, un plan de rénovation sociale.

Il vient des tranchées, depuis la mer jusqu'au Rhin, des enseignements qu'il faut retenir. Des voix se sont tuées dont il faut garder les suprêmes leçons. Ceux qui sont morts ne seraient pas morts — au moins tous — si la France avait été organisée et qu'elle eût été prête. Il faut, et c'est la tâche de ceux qui restent, durant le temps qu'ils ont à vivre, employer tout ce que nous avons d'intelligence, de volonté, d'expérience pour organiser le commerce, l'industrie, la science, et en même temps pour assurer la défense de notre race, de notre sol, des forces naturelles qui en jaillissent, de toutes les puissances vivantes ou ressuscitables de notre pays et de notre peuple.

Et les nations applaudiront ; car lorsque la France travaille, ce n'est pas pour accroître ses richesses ou pour alourdir sa domination, c'est pour délivrer, pour instruire, pour guérir les peuples, pour leur apporter plus de joie, plus de bonheur, plus de liberté, l'enveloppement et la douceur de son génie, la grâce de son sourire, l'espoir des beautés supérieures.

Frédéric Masson,
de l'Académie française.

En attendant...

Une lacune

Une femme a suivi son mari, officier, dans la ville où celui-ci remplit les devoirs de son grade : ville située à peu de distance du champ de bataille, ville rigoureusement interdite par l'autorité militaire aux épouses et aux mères des soldats sous les armes.

Cette femme n'était pas la seule ; mais quand le commandement renouvelle et précise l'ordre, toutes obéissent : des baisers, des larmes, une résignation fière, des inquiétudes qu'on cache, et les voilà parties : toutes, sauf celle-là ; une affection passionnée, mais malade, quelque chose peut-être comme l'acharnement morbide de ces malades que les aliénistes nomment « des persécutés-persécutants », la retenue auprès de son mari.

L'officier est appelé par son chef ; il reconnaît franchement la situation, il la déplore, il déclare qu'il n'a pu se faire obéir. Accompagné d'un frère d'armes, il retourne trouver sa femme. Tous deux expliquent à celle-ci la gravité du cas où elle met son mari : et ils n'obtiennent rien.

L'officier perd la tête. Il s'arme d'un revolver... et l'irréparable arrive. Ceci est la douloureuse affaire Héral.

Mais ouvrez maintenant le Code civil, titre V, du mariage ; chapitre VI, des droits et des devoirs respectifs des époux ; article 214, l'un de ceux que lit le magistrat de l'état civil aux conjoints, le jour des noces : « La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où celui-ci veut aller. » Il n'y a pas d'exceptions indiquées. La malheureuse femme, victime de son affection, et peut-être de son état mental, ne pouvait-elle invoquer comme un droit ce que le Code lui imposait comme un devoir ?

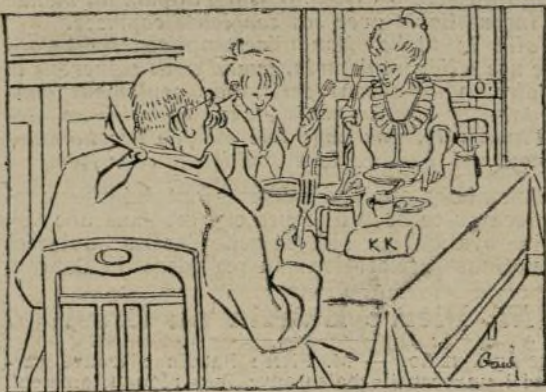
Il y a sans doute là une lacune de notre législation.

Quand on se marie en Belgique, M. le bourgmestre vous lit le même article : « La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où celui-ci veut aller... » Mais il ajoute, conformément à la loi belge : *Excepté dans les camps et cantonnements.*

... C'est tout de même intelligent, les Belges, comme doivent dire les Boches en ce moment.

Pierre Mille.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



A BERLIN

— Où sont les pommes de terre ?
— Tu ne la vois pas derrière le moutardier ?
(Paul.)

Échos

Talon rouge.

Ce fut une scène brève. Une élégante petite dame descend de voiture, rue de Rivoli, et pénètre dans un magasin où, parmi d'autres objets délicats et charmants, on vend... des talons de bottines ornés de similirubis. Précisément, un grand rouquin de soldat observait, narquois, à travers la vitrine, ce colifichet qui lui semblait ridicule. La dame achète, se fait faire le petit paquet et sort.

Lors, le poilu :

— Ainsi, madame est talon rouge, par le temps qui court ?...

— Mais, monsieur...

— Oh ! je ne vous insulte pas. Vous m'épatez seulement. C'est pour être à la mode des soldats, hein ?

Et, haussant son énorme godillot jusque sous le nez de la muscadine :

— Regardez un peu celui-là. Dans la tranchée, l'autre moi, il a été rouge aussi, la petite mère. Mais c'était pas du rubis ! C'était mieux. C'était du sang de Boche. On est talon rouge comme on peut, pas vrai.

Les passants, groupés en rond, applaudirent.

Trop de bergers.

Près des Halles, rue Berger, un soldat, né loin de Paris, s'exaspère dans un groupe.

— Figurez-vous ! dit-il, le verbe haut, depuis ce matin que je trotte... j'ai quelqu'un à voir dans votre diable de ville. Mais allez donc vous y retrouver. Faudrait être sorcier. J'ai été rue Bergère, du côté, je crois, du Faubourg-Montmartre ; j'ai été rue des Berges, là-bas, dans le quinzième arrondissement ; me voilà rue Berger, aux Halles. On m'a dit maintenant que je me suis trompé et que je ferais bien d'aller voir si mon type est pas à Puteaux, au rond-point des Bergères ! Ah ! ben, vous n'avez pas l'chie, ici, pour baptiser vos rues. C'est pas comme dans les tranchées. Rue du Bal, rue de l'Antiboche, rue des Poilus incorrigibles. Tout ça, au moins, ça ne se ressemble pas. On peut pas s'tromper...

Lors, quelqu'un, pour ajouter à la confusion du troupière :

— Dis donc, ton bonhomme, c'est pas rue Georges-Berger au Parc-Monceau ?

Mais c'était trop. Le soldat fit un grand geste d'abandon et :

— Georges Berger ? Y peut toujours se l'accrocher pour que j'aie encore voir sa rue, celui-là !

La guerre à l'alcool.

La guerre à l'alcool est déclarée en tous pays. Plus de vodka en Russie, plus de spiritueux en Angleterre et, chez nous, chaque jour, de nombreux articles, dans la presse, pour démontrer que jamais occasion ne fut plus favorable à l'extermination du terrible poison de la race.

On se souvient qu'à la Chambre des députés (séance du 4 mars dernier) — et nous y avons fait allusion ici même — M. Lavoine, député de la Seine-Inférieure, déposa un très significatif article additionnel à la loi sur la réglementation des débits de boisson :

Dans aucun des établissements visés par la présente loi, il ne pourra être livré à la consommation et il ne pourra être détenu aucune liqueur ou boisson titrant plus de 40 degrés d'alcool.

C'est là un moyen pratique d'enrayer le mal, un moyen dont on n'a peut-être pas assez apprécié la valeur, et M. Lavoine put, sans craindre de se voir démentir, lorsqu'il exposa son projet à ses collègues, ajouter, comme en fait foi l'*Officiel* : « Le jour où les débits ne vendront plus que de l'alcool à bas dosage, l'alcoolisme disparaîtra, j'en ai la certitude absolue. »

Nous en sommes nous-mêmes convaincus.

Przemysl. (Suite.)

Les plaisanteries faites sur la prononciation difficile de ce nom de ville continuent dans le monde entier. Nous les relèverons au passage.

En voici deux pour aujourd'hui :

Le *London Opinion* écrit : « Est-ce que les Russes n'emploient pas le mot Przemysl comme remplaçant du verbe éternuer ? »

Et le *New York World* : « Il est possible que les Allemands venus au secours de cette ville de Przemysl se soient retirés pour n'avoir pas à en prononcer le nom. »

En promenade.

A la devanture d'un grand libraire, cinquante estampes et dessins ridiculisent à souhait l'orgueil allemand. Vieille maman et jeune femme, l'une appuyée sur l'autre, sont descendues de Mémilmontant vers le cœur de la ville. Et elles s'amuse de tout. Rien ne les retient pourtant plus que ce musée de l'ironie. La mère rit de grand cœur. Les brides noires de son bonnet d'ouvrière d'autrefois battent de joie sur ses tempes blanches.

— Où qu'y vont pêcher tout cela ? dit-elle en montrant les satiriques images.

Et sa fille, grave, fière :

— Dame, maman, c'est l'esprit français.

Mais, voici l'*Ogre*, une grosse tête d'Allemand caqué. Dans la bouche ouverte s'enfourment les alliés : légende : *Nous verrons bien ce qu'il a dans le ventre !*

Cette fois, la bonne vieille ne rit plus :

— Allons-nous-en, fille, celui-là, je ne le regarde pas. Il a des dents comme les mieanes.

Le Veilleur.

ENCORE UN PIRATE DE MOINS

Le "Kronprinz-Wilhelm" interné à Newport-News

NEWPORT-NEWS, 12 avril. — Le croiseur allemand *Kronprinz-Wilhelm* est entré dans le port ce matin, il manquait, paraît-il, de charbon et de vivres.

Il renonce à la lutte

LONDRES. — Le *Daily Telegraph* reçoit de New-York l'information suivante :

« Suivant une dépêche de Newport-News, il est évident que le capitaine du croiseur allemand *Kronprinz-Wilhelm*, qui s'est réfugié hier dans ce port, a reçu de l'Amirauté allemande l'ordre de suivre l'exemple du *Prinz-Eitel-Friedrich*.

» L'équipage du *Kronprinz-Wilhelm* semble déprimé par les nouvelles et récentes phases de la guerre. Le navire a besoin de sérieuses réparations. L'équipage entier recevait des rations réduites depuis plusieurs jours. »

Un autre télégramme de Newport-News annonce que le *Kronprinz-Wilhelm*, entré à Capes hier matin, à 6 heures, y fut surpris par le sous-marin américain *G-1*, qui lui ordonna d'aller à Old-Point, où les officiers sanitaires montèrent à son bord.

Le *Kronprinz-Wilhelm* se rendit ensuite à Newport-News.

Le capitaine déclara que son navire manquait de charbon et de vivres.

Le « hériberi » régnait à bord

LONDRES. — On mande de Newport-News que le croiseur allemand *Kronprinz-Wilhelm* compte soixante-six cas de « hériberi » à son bord. Le capitaine a demandé la permission de placer ces malades dans un hôpital de la ville.

Il a déclaré que, lorsqu'il a jeté l'ancre, il lui restait moins de 25 tonnes de charbon et fort peu d'approvisionnement pour son équipage et les 561 prisonniers qu'il avait faits.

Il a sollicité l'autorisation de faire du charbon, d'embarquer des provisions et a demandé, en outre, le temps d'effectuer des réparations.

Le sort du « Kronprinz-Wilhelm »

LONDRES. — Le correspondant du *Times* à Washington télégraphie que le gouvernement américain adoptera à l'égard du *Kronprinz-Wilhelm* la même procédure que pour le *Prinz-Eitel-Friedrich*.

Le « Main » quitte Flessingue pour Anvers

LONDRES. — Une dépêche de Flessingue signale que le vapeur *Main*, du Norddeutscher Lloyd, a reçu, en rade de Flessingue, des autorités militaires, l'ordre de partir aujourd'hui, avant onze heures, faute de quoi il serait interné.

FLESSINGUE, 12 avril. — On annonce que le *Main* va se rendre à Anvers.

Un vapeur anglais coulé

LONDRES. — Le petit vapeur *Président*, de Glasgow, allant à Saint-Malo, avec un chargement de poix, a été coulé samedi soir par le sous-marin *U-4*, près d'Eddystone. L'équipage a été sauvé.

Vapeur français torpillé

LONDRES. — Le vapeur français *Frédéric-Franck* a été torpillé hier. Il a pu néanmoins arriver à Portsmouth. Son équipage a été débarqué à Devonport.

La série continue.

LONDRES. — Le vapeur anglais *Wayfarer*, de 9.000 tonnes, a été torpillé au large des îles Scilly. Il a été remorqué à Queenstown.

Une proclamation de Djemal pacha

AMSTERDAM. — D'après la *Gazette de la Croix*, Djemal pacha a lancé la proclamation suivante à la population de Syrie :

« Tout le monde doit être convaincu que nous allons poursuivre la conquête de l'Égypte.

» L'armée sous mon commandement se prépare à une bataille décisive. Les Syriens doivent demeurer calmes et avoir foi dans la victoire qui nous attend. Cependant, si quelqu'un répandait de fausses nouvelles, il serait puni avec la plus grande sévérité. »

Djemal pacha fournit ensuite des chiffres d'après lesquels les pertes subies jusqu'à ce jour seraient seulement de 894 hommes.

Sympathies franco-anglaises

NICE. — La population de Nice et des environs s'est rendue aujourd'hui à Cimiez pour commémorer l'inauguration de la statue de la reine Victoria, qui a laissé sur la Côte d'Azur un souvenir impérissable.

Le général gouverneur de Nice, M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes, et M. Bonnefoy-Sibour, maire intérimaire de la ville de Nice, après avoir présenté au duc de Teck, frère de la reine d'Angleterre, et au consul britannique, une délégation des officiers français actuellement en convalescence à Nice et les présidents des groupements économiques, ont déposé au pied de la statue des palmes au nom du conseil général, de la ville de Nice et des associations commerciales.

• DERNIÈRE HEURE •

« Le châtimement se prépare » déclare M. Viviani dans son discours de Guéret

GUÉRET. — M. Viviani, président du Conseil, a assisté cet après-midi à la réunion du Conseil général.

Répondant aux discours de M. Defumade, sénateur, président de l'assemblée, et du préfet de la Creuse, qui ont félicité en sa personne le gouvernement de son attitude, le président du Conseil a prononcé l'allocution suivante :

La tâche est rude, en face de la monstrueuse agression que nous avons subie et que, par des efforts conciliateurs qui se sont manifestés jusqu'à la dernière heure, la Triple Entente a tout fait pour éviter.

Je ne me laisserai pas de rappeler que, parmi tant d'appels à des négociations qui n'auraient humilié aucune nation, la France et la Russie, répondant le 31 juillet à la proposition du gouvernement anglais, acceptaient de suspendre les préparatifs militaires, pourvu, bien entendu, que l'Allemagne et l'Autriche en fissent autant. Je ne me laisserai pas de rappeler que, si cette proposition avait été accueillie par nos ennemis, la paix du monde était sauvée. Mais l'Allemagne, le 1^{er} août, déchaîna le conflit en déclarant la guerre à la Russie. Elle avait arrêté tous ses préparatifs et la réalité a cependant déjoué ses plus minutieux calculs.

L'Allemagne n'a jamais compté que sur la matérialité des choses. Elle a tout ignoré de l'âme française et elle subit, en ce jour, le châtimement de son erreur. Elle croyait trouver devant elle une nation dissocinée et frivole. Elle a rencontré un mur de fer, une héroïque résistance. Elle y a brisé ses meilleurs bataillons. Et voilà que le mur de fer s'est ébranlé et qu'à la fois souple et indissoluble, il s'est avancé sur le front occidental, broyant peu à peu une armée que ses chefs n'avaient pas préparée à des luttes si dures et si prolongées.

Voilà qu'à l'héroïsme des Anglais, des Belges et des Français assemblés s'ajoutent, sur un autre théâtre d'opérations, l'héroïsme des Russes — dont l'avalanche menace la Hongrie — et l'intrépidité des Serbes. Voilà qu'un blocus économique, et chaque jour plus efficace, l'isole du monde, elle et son alliée désemparée, les rejetant pour ainsi dire, dans un ilot en détresse. Voilà que la nation française méconnue et dédaignée s'est dressée, prête à ajouter des sacrifices aux sacrifices. Voilà que le châtimement se prépare et que des millions de bras vont le déchaîner.

Le gouvernement de la République, attentif à son œuvre extérieure et intérieure, a fait face à toutes les péripéties de ce gigantesque combat, soutenu par le Parlement, auquel je tiens à rendre un solennel hommage. Et ce n'est pas seulement au gouvernement que doivent aller vos remerciements, c'est à la nation tout entière, à l'armée issue de son sein et qu'elle a préparée au combat pour le Droit, entretenant dans ses enfants le culte de la fierté humaine, à ce peuple de France, digne des générations qui l'ont précédé, digne de celles qui lui succéderont, à cette nation qui ne se laisse ni endormir par l'optimisme, ni abattre par le doute, à la fois équilibrée et ardente, qui a donné comme pendant à l'héroïsme de ses fils une admirable sérénité.

Pas plus que l'Angleterre, la Russie, la Belgique et la Serbie, la France n'a voulu la guerre. Et maintenant, ainsi que je l'ai dit déjà, d'accord avec ses alliés, elle la fera jusqu'au bout. Nous avons la certitude de la victoire, qui sera celle de la justice. Nous voulons l'Europe libérée, la Belgique libre, la restitution des provinces perdues, l'écrasement du militarisme prussien, puisque la paix du monde est inconciliable avec ses sanglants caprices.

Voilà la tâche. Nous l'accomplirons, d'accord avec nos alliés, et demain, quand nous saluerons la victoire, nous aurons écrit, non seulement dans l'histoire de France, mais encore dans les annales de l'humanité, une page que les fils des hommes ne pourront pas lire sans émotion et sans fierté.

D'unanimes applaudissements ont fréquemment interrompu ce beau discours et c'est dans une véritable ovation que se sont achevées les hautes et patriotiques déclarations du président du Conseil.

M. Pierre Baudin au Brésil

RIO-DE-JANEIRO. — M. Pierre Baudin a trouvé partout ici un accueil chaleureux ; il a reçu notamment, de la presse et des cercles officiels, des marques d'une vive sympathie.

M. Alberto Defaria, grand industriel, a donné, en l'honneur de la mission française, une réception à laquelle assistaient des ministres, des diplomates, les autorités de la ville et les principales notabilités de la haute société.

Une manœuvre allemande contre le président Wilson

LONDRES. — On mande de Washington au *Times* :

« L'opinion publique est profondément indignée de ce que la nouvelle note du gouvernement de Berlin ait été publiée par l'ambassade d'Allemagne avant d'être officiellement communiquée au gouvernement des États-Unis.

» Le *Sun*, commentant ce document, affirme que l'arrière-pensée de Berlin est d'essayer de soulever l'opinion américaine contre M. Wilson. »

Le comte Bernstorff accuse l'Amérique de violer la neutralité.

WASHINGTON. — Le comte Bernstorff a préparé, de sa propre initiative, et remis au département d'Etat, il y a quelques jours, une longue note dans laquelle il accuse l'Amérique de violer la véritable esprit de la neutralité, ajoutant que, si le peuple américain veut sincèrement observer la neutralité, il trouvera le moyen d'arrêter l'exportation des armes exclusivement aux belligérants de l'un des partis en présence.

L'ambassadeur allemand sera-t-il rappelé ?

LONDRES. — Dans un article de fond sur le memorandum du comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, le *New York Herald* dit que cette déclaration constitue un manque de respect voulu et une marque de défiance vis-à-vis du gouvernement des États-Unis.

Si le comte Bernstorff, dit le même journal, n'est pas promptement rappelé, on devrait lui remettre ses passeports sans perdre de temps.

La bataille dans les Karpathes

MILAN, 12 avril (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — L'envoyé spécial du *Corriere della Sera* télégraphie de Pétersbourg :

Depuis bientôt 70 jours se déroule, dans les Karpathes, un combat âpre, acharné, qui n'a presque pas de précédents dans l'histoire, et personne, ici, n'en parle plus. C'est devenu un événement trop normal. La lutte est impitoyable. On ne se bat plus pendant le jour seulement. Les assauts et les contre-attaques de part et d'autre se multiplient aussi pendant la nuit.

Le canon tonne inégalement dans les ténèbres. Ce n'est plus une guerre de grandes masses, mais une suite ininterrompue d'épisodes désespérés et violents. Les deux adversaires sont très près et se disputent pas à pas la possession des positions fortifiées. La lutte — déjà difficile sur ces crêtes abruptes — est rendue encore plus terrible par l'hiver, dont les rigueurs n'ont pas encore cessé.

Les Russes poussent progressivement et irrésistiblement les Autrichiens au delà des Karpathes, opérant une série d'opérations très brillantes avec lesquelles ils ont gagné, en plusieurs endroits, les ennemis à des retraites désastreuses.

Les tentatives allemandes à Ossovetz

PÉTERSBOURG. — Les Allemands ont essayé à maintes reprises de faire planer un ballon captif au-dessus de la forteresse d'Ossovetz pour se rendre compte de ce qui se passait dans cette ville, mais l'artillerie russe les a chaque fois obligés à faire immédiatement descendre ce ballon.

Les batteries allemandes ne maintiennent qu'un feu irrégulier, grâce à la supériorité de l'artillerie de forteresse russe qui les réduit rapidement au silence.

Un « Zeppelin » sur Nancy

Dans la nuit du 11 au 12, vers 1 heure 30, un dirigeable allemand a jeté sur Nancy sept bombes, dont une est tombée près de l'hôpital civil et une autre près d'une école ; deux commencements d'incendie ont été rapidement éteints.

Un notaire français à Dannemarie

BELFORT. — Par décision du général commandant l'armée des Vosges, un notaire provisoire a été nommé à la résidence de Dannemarie (Alsace).

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

La tolérance, vertu virile

De M. Francis Chevassu, dans le *Figaro* :

La tragédie qui est en train de reviser les valeurs morales du pays placera la tolérance au rang qui lui est dû. On avait accoutumé d'admirer en elle la conquête d'une civilisation fatiguée, l'ornement et le prix de la décadence; la guerre apprendra à la mieux connaître. Du jour où les nourrissons de la sociale, devenus de braves patriotes, virent des curés, revêtus sur leur uniforme d'une chasuble qui laisse passer un bout de pantalon rouge, dire tranquillement la messe au milieu de la mitraille, puis s'élancer avec eux à l'assaut, toute une série de polémiques fut abolie. Et le spectacle des « poilus » qui donnent volontiers à leur allure guerrière une tournure joyeuse, voire libertine, est aussi capable de faire réfléchir les doctrinaires, trop facilement enclins à accaparer les sources de l'héroïsme et à les défendre comme une propriété privée.

Un tel résultat est considérable s'il est vrai, comme l'a remarqué un philosophe, qu'il n'y a de querelles vraiment graves que les religieuses. Dans la grande épreuve qui secoue le pays, la tolérance prend un visage nouveau; elle n'en sortira pas seulement élargie, mais fortifiée. On goûte en elle les grâces d'une vertu charmante, délicate, un peu hautaine et dédaigneuse : la voici désormais une vertu virile.

Le clocher de Senlis

De M. Paul Fort (Poèmes de France) :

Considérez la main de notre Ile-de-France, élus angélisés donneurs des récompenses : les cinq doigts de sa main sont les clochers de Laon, de Nemours et Compiègne et La Ferté-Macé — de ma Senlis enfin ! N'est-ce pas, doux élus, que ce dernier surtout charme et qu'il vous a plu ? Comme il vous sait bons juges, il traverse les nues; il vient jusque à vous, parmi vos paysages, ravir les grands yeux bleus des célestes visages. Ah ! donnez-lui bien vite un coq gaulois en or au fin bout de lance avec du dor dessus, afin qu'il soit de tout l'univers aperçu et devienne aux Germains un exemple sans cesse et de notre finesse et de notre noblesse, et, vous tournant vers Dieu, réclamez-lui de l'or, de l'or encore pour ce clocher qui le pénètre (vous serez fier demain, bon monsieur l'archiprêtre !), qui part de nos sillons et s'arrête à Jésus. Alors, chantez en chœur, gens du Valois élus, que le doigt de Senlis est le plus vif encore à désigner le ciel, entre nos moissons d'or.

Il passe en l'air gaulois des flammes et du fer. Endeuillez-vous, hélas ! mes deux mots assemblés. Pigrons, place aux corbeaux. Rentrez, rentrez la clé de l'église, monsieur l'archiprêtre. Ah ! misère ! Le beau doigt de Senlis est tout blessé d'hier. Que le canon les broie ! ou disperse leur chair ! que par invasion ils nourrissent nos blés, ces Germains en folie qui nous l'ont désonglé ! Mais je tiens que ce doigt leur montre les enfers quand reflète par l'eau coulant au voisinage — l'eau qui borde en tremblant le Rempart des Otages — sous les rives de la Nonette il fonce en terre !

Survivance baroque

De l'Homme enchaîné :

La publicité allemande est, paraît-il, disparue des murs de Paris. Elle ne l'est pas encore des Bateaux parisiens et de leurs pontons, où les potages allemands rivalisent d'éclat avec tant d'autres produits au vocabulaire bien germanique.

Il y aurait peut-être lieu d'y aviser.

La paix avec l'Autriche ?

De M. Gustave Hervé dans la *Guerre Sociale* :

Cette paix boiteuse, nous ne serions excusables de l'accorder au vieux bandit de Vienne et à ses complices de Budapest que si l'Italie et la Roumanie refusaient carrément de se joindre à la Triple-Entente, dans un bref délai, pour affranchir les provinces italiennes et roumaines que l'Autriche et la Hongrie tiennent en servitude.

Mais si l'Italie et la Roumanie ont — comme c'est archi-probable — donné l'assurance qu'elles marcheront à temps, je suppose que nous n'allons pas bâcler avec François-Joseph une paix qui laisserait définitivement Trente et Trieste à l'Autriche, et les Roumains de Transylvanie à la Hongrie !

Entre écoliers

De la *Gazette d'Alsace* :

Les élèves du cours supérieur d'une école communale parisienne ont été invités à rédiger ce devoir : « Écrivez une lettre à vos petits camarades alsaciens dans un village récemment occupé par les troupes françaises. » Et les enfants furent avertis que leurs rédactions seraient transmises à l'officier administrateur du village alsacien, pour être distribuées aux élèves de l'école.

Les écoliers firent de leur mieux ce devoir exceptionnellement intéressant et y joignirent des images, représentant nos combattants français, ainsi qu'un sac de bonbons destinés à leurs condisciples d'Alsace. Mieux encore, ils ajoutèrent leur photographie en groupe : les deux cents écoliers, la main droite au front avec ce titre : Le salut des écoliers parisiens à l'Alsace et à l'armée d'Alsace.

L'idée est touchante. Les lettres envoyées et dont nous avons pu lire quelques extraits sont débordantes de bon cœur.

Voilà de bon enseignement !

La version allemande

d'après le "Times"

Attaques contre M. Venizelos

Tandis que la presse d'outre-Rhin représentait, il y a quelques semaines, M. Venizelos comme un homme d'Etat capable, dans le jugement duquel on pouvait avoir toute confiance, elle ne trouve plus maintenant de termes assez méprisants sur son compte. Ses révélations, surtout en ce qui concerne l'entente projetée avec la Bulgarie et les compensations à accorder à la Grèce en Asie Mineure, sont traitées comme si elles étaient vouées à la réprobation. On admet cependant qu'il est très douteux que l'on soit complètement débarrassé de M. Venizelos.

Le comte Reventlow déclare que ce qui caractérise le diplomate grec, c'est la vanité. Il est inutile de discuter, dit-il, si M. Venizelos est un grand politicien. Nous croyons que l'astuce est le trait le plus frappant de son caractère. C'étaient sa vanité et sa roublardise qui l'attirèrent dans le camp de la Triple-Entente, où il trouva de quoi alimenter son amour-propre excessif et son activité fébrile d'agent rusé.

Son admiration pour l'Angleterre et la France et son respect pour leur puissance sont allés si loin qu'il escomptait le succès de ses patrons comme une certitude absolue.

L'évêque de Birmingham

De la *Gazette de Francfort* :

On doit reconnaître que l'évêque de Birmingham a plus de courage et de décence que le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et que tout le gouvernement. Lorsque, suivant en cela le gouvernement britannique et sa presse, il reproche aux Allemands d'employer des méthodes d'assassins, nous devons sans doute tenir compte de l'état d'esprit des Anglais, qui ne peuvent pas comprendre le fait qu'un autre peuple ose se défendre en usant de représailles, contre les violations du droit international par la Grande-Bretagne. Les Anglais ne peuvent admettre que les hommes qui se défendent ainsi, au risque de leur vie, soient des hommes d'honneur et des héros, qui rendent les plus grands services à leur patrie.

Une guide de la presse étrangère

Les *Muenchner Neueste Nachrichten* offrent à leurs « lecteurs allemands » une sorte de guide des journaux étrangers ayant adopté une attitude correcte vis-à-vis de l'Allemagne. Il y a cinq quotidiens suisses, dont les *Neue Zuercher Nachrichten* et le *Bund*, de Berne, sont particulièrement recommandés. On prétend qu'il n'y aurait que neuf feuilles vertueuses en Italie, dont le *Popolo Romano*, et trois seulement en Espagne, dont l'*A. B. C.* et *El Debate*. La lecture de ces journaux est instructive pour tout Allemand. Enfin, aux Etats-Unis, les seuls feuilles recommandables sont le *Fatherland*, le *Milwaukee Free Press* et le *Philadelphia Public Ledger*.

L'attaque des Dardanelles

De la *Gazette de Cologne* :

Les forts turcs n'ont pas souffert récemment du bombardement et les Ottomans n'y perdirent que 23 hommes tués et 52 blessés, alors que les pertes de l'adversaire se sont élevées à 2.000 hommes. Depuis, l'ennemi s'est tenu bien tranquille. Mais si l'obstination bien connue des Anglais, dont le prestige comme souverains des mers est compromis aux yeux de tout le monde, renouvelait l'attaque en conjonction avec un débarquement de troupes, on pourrait s'attendre au même résultat. Les Alliés et surtout l'Angleterre, qui est la puissance dirigeante de la Triple-Entente, n'ont pas apprécié à leur juste valeur la détermination et la force de résistance ottomanes.

La vérité sur la Belgique

Dans un article consacré aux problèmes belges, le *Vorwärts* critique sévèrement les efforts de la presse tudesque pour représenter la situation économique de la Belgique comme favorable. La feuille socialiste annonce que les reporters allemands se contentent la plupart du temps de noter que les cafés de Bruxelles sont bondés et que les gens n'ont pas l'air misérable dans la rue, alors que l'examen le plus superficiel des statistiques prouve que le nombre de citoyens belges qui viennent se procurer de la nourriture aux comités de secours ne diminue pas, mais augmente. Cette proportion, qui était de 16 0/0 de la population en septembre, près de 24 0/0 en novembre, environ 26 0/0 à la fin de février, s'est élevée à 28 0/0 à la fin de mars. Quant à la situation des provinces belges, elle est encore pire, et il est clair que le commerce ne peut pas reprendre, pas plus que la vie ne saurait devenir normale en Belgique tant que l'occupation militaire continuera à abuser des restrictions et des difficultés qu'elle crée à tout le monde. Le *Vorwärts* ajoute que les rapports inexacts des Allemands ne peuvent tromper personne, et que leur effet chez les neutres est comparable à celui de la fameuse « propagande germanique ».

La Guerre anecdotique

"Rigolboche"

Parmi les journaux nés dans les tranchées, citons le *Rigolboche*, « capital, un sou par jour ; siège social ambulante. » Il compte parmi ses correspondants des académiciens : MM. Henri de Régnier, Emile Faguet. La rédaction courante se fait tout entière en première ligne. On peut juger de son joyeux entrain par cet extrait :

Un télégramme du 1^{er} avril informe S. M. le Kaiser que l'Angleterre, effrayée par le blocus allemand, a quitté sa place habituelle au nord de la Manche ; elle est remorquée par ses navires vers une destination inconnue. « Sommes à sa poursuite, écrit avec confiance l'amiral von Tirpitz. »

« Sire, dit à François-Joseph un courtisan radieux, on annonce une grande victoire. — De mes troupes ? — Oui, Sire. — Ah ! non, répond l'empereur, ça ne prend pas. Il faudra me chercher autre chose pour le 1^{er} avril prochain. »

Quand ils sont pris

Du *Matin* :

Voici un train qui vient de stopper dans une gare dite régulatrice. Il amène des prisonniers, dont une dizaine d'officiers. Le commandant d'étapes, comme c'est son devoir, fait venir ces derniers. Il les questionne un à un.

— Votre nom ? Votre grade ?

L'Allemand décline noms et grade et tend, au besoin, sa carte d'identité.

— Votre régiment ?

— Tel régiment.

— Votre corps d'armée ?

— Tel corps.

— Quel est votre général ?

Automatiquement, l'officier répond :

— *Das sage ich nicht.* (Cela, je ne le dis pas).

Et on sent qu'il serait plus facile de faire parler la pierre qu'on a sous les pieds que de faire parler le prisonnier.

Cependant, le commandant d'étapes a eu un léger froncement de sourcils. Il a jeté un coup d'œil sur ses notes. Et, froidement, il dit :

— Je connais votre général. Si vous appartenez à tel corps, votre général en chef n'est autre que le général von Bissing...

— *Ich habe nichts zu sagen.* (Je n'ai rien à dire).

Mais généralement, un des assistants — l'interprète, l'officier convoyeur, le chef de gare — a quelque chose à dire. Il s'amuse à réciter à l'Allemand des passages de la fameuse et féroce proclamation de ce Bissing, prescrivant de ne pas faire de quartier et de ne pas s'encombrer de prisonniers. Puis, il demande :

— Que diriez-vous si nous vous appliquions un pareil principe ?

L'interrogé devient parfois un peu pâle. Il esquisse ensuite un haussement d'épaules — le haussement d'épaules de la brute qui se sait en sécurité parmi les êtres civilisés.

Un geste

Du *Bulletin des Réfugiés du Nord* :

Il faudrait les collectionner, les jolis gestes qui sont nés de la guerre, comme on conserve dans un herbier des plantes précieuses. Et il y en a tant ! L'autre jour, nous en groupions quelques-uns sous ce titre qui les résumait tous : Coeurs de héros. En voici un autre :

Un petit soldat lillois, encore « un 43^e », est mort, ces jours derniers, dans un hôpital de Paris des suites de ses blessures. Aussitôt que nous l'avons appris, nous avons décidé d'envoyer une délégation à ses obsèques : au moins, si ses parents n'ont pu venir à son chevet fermer ses yeux, il aura eu des compatriotes pour le conduire au seuil du grand mystère, et, pour orner sa tombe, les plus belles couronnes, celles que tressent l'amitié et le souvenir.

C'était donc dimanche matin, à 8 heures et demie. La cortège allait arriver au cimetière d'Ivry. Hélas ! il n'y a pas beaucoup de monde, et il n'y a pas beaucoup de fleurs, non plus, sur le cercueil de ce pauvre petit soldat, parti si seul... Et parce que dans l'avenue d'Italie, il défile au milieu de tant de voitures de marchands de fleurs, chargées à craquer de corolles fraîches et parfumées, il semble encore plus nu. Mais soudain... — oh ! la gracieuse chose et qu'on ne peut raconter que les larmes aux yeux ! — une petite fleuriste s'avance vers le corbillard... Elle a vu, à la tonique étalée, que c'était un soldat, et qu'il n'avait rien... Et elle lui apporte un bouquet de ses plus belles fleurs, qu'en se haussant un peu sur ses pieds mignons, elle dépose sur le cercueil...

C'était si simple et si touchant que le convoi s'était arrêté...

Les pipes sœurs

Une réception chaleureuse a été faite au général Pau à son passage à Nice.

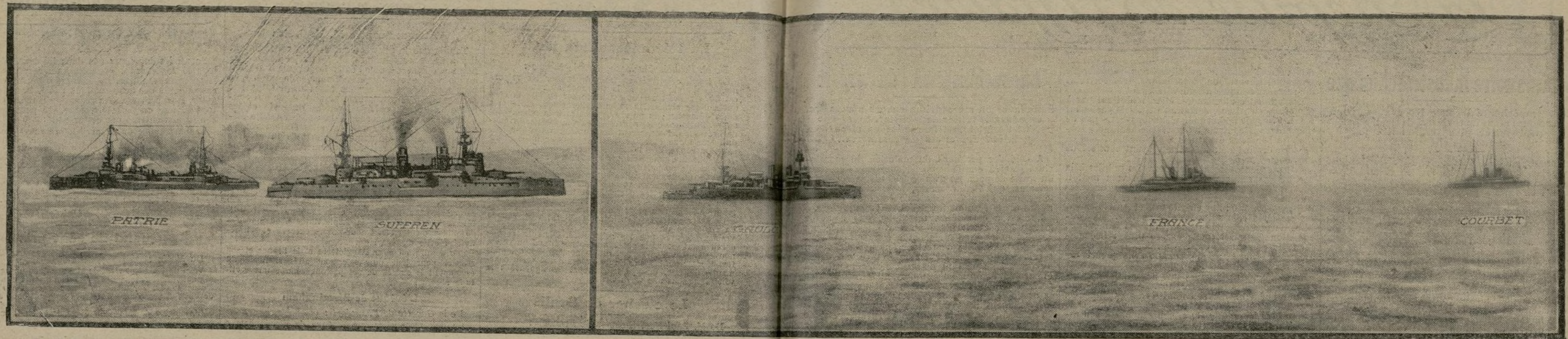
L'Éclaireur de Nice signale que dans l'assistance se trouvait l'abbé Crépeaux, officier de la Légion d'honneur, curé de la paroisse Notre-Dame de Nice.

L'abbé Crépeaux fut jadis un brillant colonel.

A La Flèche, il était le condisciple du général Pau.

Les deux hommes, en se retrouvant, se donnèrent une chaleureuse accolade et l'abbé demanda à brûle-pour-point au général : « Et la pipe ? As-tu toujours ta pipe ? » Le général tira alors de sa poche une superbe pipe, des mieux culottées : « Et toi ? » demanda-t-il. Et le curé sortit lui aussi une pipe absolument identique à celle du général.

Le retour des cuirassés "Suffren" et "Gaulois"



Après la perte du *Bouvet* et le prompt déséchouage du *Gaulois*, les cuirassés *Suffren* et *Gaulois*, relevés par d'autres bâtiments, rejoignent l'armée navale. Ce fut une émouvante matinée que celle où, devant les deux unités retour du combat, défilèrent sur les eaux calmes le *Courbet*, le *Danton*, la *Patrie*. Chacun d'eux arborait le grand pavillon et la musique des navires amiraux jouait la *Marseillaise*. Plus tard, le *Gaulois* défila devant le *Courbet* et la *France*. Qui eût pu supposer à le voir si fier qu'il revenait d'une expédition de guerre où il avait été l'un des points de mire de l'ennemi ?

LE TROU STYLE BOCHE



Les Allemands ont appris au Français « de l'avant » la guerre des terriers. Nous y excellons depuis des mois déjà et, bientôt, c'est en terre allemande que nous creuserons des trous style boche.

TRANSPORT DE BLESSÉS HONGROIS



Soldats des services sanitaires allemands transportant des blessés hongrois sur de petits traîneaux, vers la plus prochaine ambulance.

La Reprise des Affaires

Armions notre Industrie chimique

Pour empêcher d'urgence les graves répercussions manufacturières de son arrêt, pour lutter plus tard contre le monopole allemand.

Comme en bien d'autres champs de l'activité humaine, la France avait fait en chimie, grâce aux travaux de ses savants, des découvertes précieuses en leurs applications pour maintes industries.

En ce qui concerne notamment les matières colorantes, sans remonter plus loin qu'au milieu du siècle dernier, c'est aux Lyonnais Guinon, Verguin et Renard que l'on doit les équivalents artificiels de plusieurs teintures textiles que nos ancêtres tiraient du règne végétal. Mais là, comme ailleurs, notre pays n'avait pas su tirer un parti pratique et commercial des remarquables recherches de ses enfants. Petit à petit, l'Allemagne s'était créée pour ainsi dire un monopole industriel en matière de produits chimiques, en particulier pour la fabrication des colorants d'aniline, colorants dérivés du goudron de houille, qui sont d'un emploi presque exclusif de nos jours pour tout ce qui concerne les teintures et les couleurs.

Pour remédier à cette situation, il est nécessaire de savoir par quels moyens l'Allemagne avait pu imposer au monde sa supériorité dans cette branche industrielle.

Comme dans toutes les fabrications modernes, les travaux de laboratoire précèdent les travaux industriels proprement dits; or, depuis 1827, l'Allemagne possédait un enseignement de la chimie appliquée qui, durant près d'un siècle, n'a cessé de se développer. Par contre, la première école de chimie industrielle française n'a été créée qu'en 1882; ces deux dates, entre lesquelles existe une différence de plus de cinquante ans, à une époque où les travaux scientifiques ont été particulièrement développés, expliquent, à elles seules, en grande partie, le retard de la France sur ce point. Ajoutons à cela qu'en Allemagne, d'après les chiffres officiels, les industries chimiques occupaient, à la veille de la guerre, plus de 200.000 ouvriers et plus de 50.000 employés scientifiques, techniques et commerciaux. Près de 10.000 maisons, dont le capital global dépassait un milliard, se partageaient une fabrication, dont la production annuelle valait 1.750.000.000. Les deux tiers de ces substances chimiques étaient exportées à l'étranger.

Il faut reconnaître que les industriels allemands s'étaient montrés hardis et avaient fait de grands sacrifices pour arriver à ce résultat, tandis que nos industriels hésitaient à rémunérer convenablement les chimistes attachés à leur usine, et à faire les modifications d'outillage nécessitées par les nouvelles découvertes.

Le résultat de ce regrettable état de choses est tangible: pour parler net, étant donnée l'importance du facteur « colorant » dans le travail de toutes les matières premières, sa raréfaction sur le marché national peut arrêter du jour au lendemain maintes usines qui, malgré la guerre, avaient continué à fonctionner ou avaient repris leur activité.

Depuis l'industrie textile jusqu'à la métallurgie, il n'est pour ainsi dire pas de fabrication qui n'exige l'emploi de produits chimiques, soit pour la préparation proprement dite du produit fabriqué, soit pour sa teinture ou son revêtement extérieur.

Quelques usines allemandes situées en territoire français, bien que séquestrées, ont vu leur marche assurée pour tenter de fournir les produits indispensables à l'industrie, mais leur capacité de rendement est insuffisante, et, d'autre part, le manque de matières premières peut les obliger à cesser leur production. On va nous répondre qu'un décret du 17 octobre 1914 a créé un *Office des produits chimiques et pharmaceutiques*, que la Chambre de commerce de Paris a nommé dernièrement une commission pour étudier les mesures à prendre. Mais, sans même être sceptique sur le résultat des enquêtes et des consultations en cours, il faut agir d'urgence si on ne veut pas contraindre au chômage les industries où les produits chimiques ou matières colorantes sont rigoureusement nécessaires.

Si les houilles françaises ne produisent pas — comme qualité ou quantité — exactement tout le goudron désiré, base des colorants artificiels, elles peuvent cependant être utilisées; tout le matériel perfectionné qu'exige cette fabrication existe dans les usines séquestrées. N'y aurait-il pas un moyen d'intensifier leur production actuelle? Toutes fonctionnent-elles? Ne pourrait-on, comme on l'a

fait pour l'industrie métallurgique; rappeler le personnel scientifique et technique, très restreint du reste, nécessaire à leur direction?

Les autorités allemandes, elles, n'hésitent pas à exploiter, en Alsace, certaines usines appartenant à des Français! Pourquoi n'agirions-nous pas de même avec le contrôle du gouvernement, en affectant les bénéfices éventuels à grossir un fonds de secours destiné aux industriels ayant souffert de l'invasion?

Si les encouragements des pouvoirs publics à la reprise des affaires ne sont pas un vain mot, il faut qu'ils s'accompagnent de mesures urgentes destinées à empêcher la fermeture des usines qui utilisent les produits chimiques, et spécialement les matières colorantes, car, il ne faut pas l'oublier, fermeture d'une usine ne dit pas seulement: cessation d'affaires, mais encore plus: licenciement du personnel avec des milliers de chômeurs à la charge de la nation, comme conséquence fatale, dans la crise actuelle.

Nous sommes persuadés que nos ministres sauront comprendre cette situation. Le gouvernement britannique, lui, par son ministère du Commerce, a donné dans ce but à l'entreprise privée qu'est le *Committee of aniline dyes*, non seulement son estampille officielle, mais encore la moitié de son capital social.

Si cette façon pratique de trancher les difficultés par des réalisations immédiates sort de nos traditions administratives, les mesures que nous avons signalées plus haut y sont bien conformes. Comme le disaient deux éminents parlementaires, M. Henry Bérenger et M. André Hesse, la France ne va-t-elle pas se libérer de la dépendance étrangère en s'enrichissant elle-même par son propre travail? Est-elle incapable de l'effort qui fournira à notre industrie chimique les moyens d'alimenter les autres industries? Il dépend de ceux qui en ont le pouvoir que cela ne soit pas.

G⁶ H⁷ Az.

Un excellent signe

D'après les précisions communiquées par le ministère des Finances sur le rendement des impôts en mars, pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités, les recettes douanières présentent une plus-value par rapport à la période correspondante de l'année précédente. Cette plus-value n'est encore que de 1.30 0/0; mais il ne faut pas oublier qu'elle succède à une série de moins-values de 15.33 0/0 en février, 25.75 0/0 en janvier, 40 0/0 en décembre, 56 0/0 d'août à novembre. Les importations effectuées pour le compte de l'armée ont évidemment contribué à ce résultat; mais par contre, la levée des droits sur de nombreux produits et l'absence d'arrivages de vins étrangers, consécutive à la récolte abondante de 1914, privent le Trésor de recettes importantes, et il n'est pas douteux que la progression régulière des recettes douanières ne soit la conséquence d'une reprise partielle de l'activité commerciale.

En résumé, dans l'ensemble, le recouvrement des impôts continue à se présenter dans des conditions de plus en plus favorables: le progrès constaté depuis les derniers mois de 1914 s'accroît. La moins-value de 27 0/0 constatée en janvier, par rapport à la période correspondante de 1914, et qui n'était plus que de 24 0/0 en février, est tombée à 20 0/0 en mars.

INFORMATIONS

Le transport des primeurs.

Le ministre des Travaux publics a appelé l'attention des grands réseaux sur l'intérêt qui s'attache au maintien du trafic des fruits, légumes et primeurs du Midi, et ils ont été invités à prendre, dans les limites compatibles avec la défense nationale, toutes les dispositions utiles pour assurer, en ce qui concerne ces denrées, tant la fourniture du matériel nécessaire que la rapidité de l'acheminement sur les divers lieux de destination.

Le paiement des contributions.

La circulaire du ministre des Finances aux trésoriers payeurs généraux, que nous avons publiée dans notre numéro d'avant-hier, répond à la lettre de notre lecteur, parue la semaine dernière à cette place. « ... En aucun cas, et quelles que soient les circonstances, il ne peut être exercé de poursuites pour le paiement de cotes inscrites au nom de contribuables présents sous les drapeaux. » Tel est le texte de la circulaire de M. Ribot qui rappelle aux percepteurs l'article 4 de la loi du 5 août 1914, interdisant le recours à des actes d'exécution contre des citoyens présents sous les drapeaux.

La question des loyers.

Sa solution est loin encore d'être réalisée, même provisoirement, si nous en jugeons par les maintes difficultés qui surgissent à chaque audience des justices de paix. On nous signale des agissements excessifs qui nous montrent, une fois de plus, que l'intraitabilité de certains n'a pas capitulé devant les difficultés générales de la situation présente. Nous reviendrons sur cette question.

**Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Établ^{ts} Jamet-Buffereau**

PARIS, 98, R. Rivoli — NANCY, 20, F. St-Jean.

La mobilisation du crédit

Sans lever un moratorium encore nécessaire, on pourrait tenter de faciliter, comme le fit l'Angleterre, la remise en circulation des effets de commerce.

A côté des partisans du maintien du moratorium jusqu'à une date postérieure à la signature du traité de paix, un avis opposé est présenté par certains, qui font observer, à juste titre, d'ailleurs, que l'immobilisation de capitaux considérables est le résultat immédiat de cette mesure.

S'il est à considérer, disent-ils, que l'état de guerre leur ayant porté un grave préjudice, un grand nombre d'industriels et de commerçants sont dans l'impossibilité d'effectuer leurs paiements, il serait désastreux, pour les intérêts économiques du pays, de voir tant d'argent rester inutilisé à l'heure même où beaucoup doivent faire face à de grosses difficultés matérielles, tant pour assurer la production que pour faciliter les échanges.

L'argument n'est pas sans valeur, et puisque M. Ribot a repoussé la solution qu'aurait présentée la création de chèques spéciaux, proposée dans le premier projet Marc Réville, solution qui aurait eu l'avantage de concilier tous les intérêts en rendant disponible la représentation des effets dont le paiement est suspendu, nous sommes amenés à examiner une autre proposition ou, pour parler plus juste, un précédent qui pourrait s'appliquer chez nous.

Voyons donc ce qu'ont fait, en cette occurrence, nos voisins et alliés les Anglais.

Prévoyant une longue guerre, ils se sont, dès le début, préoccupés de rechercher les moyens d'échapper à la nécessité des délais moratoires, dont la prolongation indéfinie menaçait de paralyser leur commerce et leur industrie.

Ils ont adopté le procédé suivant qui, par sa simplicité même, a pu être mis en vigueur immédiatement et a donné les meilleurs résultats.

D'accord avec le gouvernement britannique, un consortium de banques s'est formé, ayant à sa tête la Banque d'Angleterre, et paie à vue toutes les traites qui lui sont présentées revêtues de l'acceptation de maisons de bonne réputation, pour le compte même de ces maisons.

Il leur laisse toute latitude pour se libérer de cette dette, leur accordant un délai d'un an, à dater de la signature du traité de paix, pour opérer le remboursement des sommes ainsi avancées.

Ces opérations sont effectuées au taux de l'escompte, qui varie, suivant les moments, de 4 à 6 0/0, avec, en plus, afin de garantir les pertes qui fatalement se produiront, une commission de 2 0/0 l'an, constituant une sorte de prime d'assurance.

Afin que les prêts puissent être consentis en toute sécurité, le gouvernement britannique assure, au cas peu probable où le déchet viendrait à excéder 2 0/0, une participation importante dans le déficit éventuel.

La combinaison est simple et mérite qu'on s'y arrête. Certes, il faut tenir compte des différences existant entre les mœurs commerciales anglaises et les nôtres; et ce qui se peut appliquer de l'autre côté de la Manche peut présenter chez nous des difficultés insurmontables; mais en dehors même de l'intérêt immédiat que présente la question, une sérieuse considération pour l'avenir se rattache à son étude.

Nous avons pu nous rendre compte, au cours de ces dernières années, de la priorité prise par nos rivaux et plus particulièrement par les Allemands sur les marchés mondiaux, et nous avons constaté que l'une des causes principales des échecs subis par notre commerce extérieur réside dans l'absence chez nous de facteurs de crédit à long terme rendus nécessaires par les exigences de la clientèle d'exportation.

L'adoption, à titre provisoire, dans les circonstances spéciales créées par la guerre de la méthode adoptée en Angleterre pour le règlement des échéances visées par le moratorium permettrait de faire l'expérience de ce crédit à long terme qui, seul, après la guerre, pourrait nous mettre à même de poursuivre, à armes égales, la lutte économique contre l'Allemagne, et l'on peut espérer que les résultats obtenus engageraient nos grands établissements de crédit à le faire entrer dans les usages.

De la sorte, on aurait, tout à la fois, favorisé la reprise immédiate des affaires et donné, pour demain, au pays, un élément précieux de succès pour nos transactions avec l'étranger.

Em. Montford.

STENO-DACTYLO de Rivoli. 53 PIGIER

Comment les Allemands décrivent la bataille des Hauts-de-Meuse

AMSTERDAM. — On mande de Berlin que le grand quartier général allemand publie le récit suivant de la bataille entre Meuse et Moselle :

Tandis que jusqu'au 7 avril les attaques françaises étaient exclusivement dirigées contre les deux ailes allemandes, l'ennemi attaque aussi maintenant le centre, près avoir rassemblé des forces nouvelles près de Saint-Mihiel.

Tard dans l'après-midi du 7 avril, eut lieu la première attaque du bois de Selouse, contre nos positions de Sauy et de Lamorville. L'ennemi a été repoussé, laissant de nombreux morts et blessés et perdant 2 officiers et 10 hommes prisonniers.

Pendant la nuit du 7 au 8 avril, l'artillerie montra de l'activité sur plusieurs points du front, notamment à Combrès et entre Régnéville et Fey en Haye, avec des attaques d'infanterie sur plusieurs points. Deux attaques, au sud-est de Verdun, près de Marcheville, échouèrent à cent mètres de notre front. Au bois d'Ailly, les Français reprirent une partie des tranchées qu'ils avaient perdues le jour précédent. A l'aube, eurent lieu les attaques au bois Brûlé. Trois attaques nocturnes au bois Le Prêtre, dans la partie occidentale, avaient été repoussées.

Le 8 avril, dans l'après-midi et le soir, l'ennemi fut très actif sur plusieurs parties du front avancé du bois de Selouse. Cette attaque échoua comme les attaques précédentes. Deux combats violents se firent pendant quelque temps au bois de Mortmare ; mais les Français repoussèrent finalement l'ennemi à la baïonnette. Des attaques près de Régnéville, au bois Le Prêtre et au sud de l'Orne échouèrent également.

Dans la nuit du 8 au 9 avril, de lourds combats eurent lieu sur les hauteurs de Combrès. Les Français, employant des forces fraîches, occupèrent le matin les parties de tranchées que nous avions évacuées à la suite d'un bombardement terrible.

Autour de ces tranchées, il y eut de violents combats pendant toute la journée. Nous réussîmes, dans la nuit du 8 au 9 avril, à chasser l'ennemi d'une position de ces tranchées et nous maintînmes notre position principale entière.

A l'aube, une nouvelle attaque française, faite avec des forces supérieures, nous obligea à évacuer quelques tranchées. Le reste du front avait été généralement tranquille pendant la nuit, à l'exception du bois de Mortmare, où les Français, le soir, renouvelèrent leurs attaques sans succès. Nos troupes, poursuivant l'ennemi jusque dans ses positions, capturèrent deux mitrailleuses. Une nouvelle attaque ennemie, de bonne heure le matin, échoua encore avec des pertes extraordinaires.

Le 9 avril, les Français renouvelèrent leurs attaques sur l'aile nord entre l'Orne et Combrès, notamment entre Parfondrupt et Marcheville, où ils attaquèrent quatre fois, de midi à minuit, toujours sur un front de 6 kilomètres, et furent repoussés avec des pertes sévères.

La nuit et le matin qui suivirent, l'artillerie française fut active. L'après-midi, l'ennemi avança sur toute la ligne et, à la hauteur de Combrès, arriva jusqu'au pied de la pente sud, avant que l'attaque n'échouât sous le feu de notre seconde position. Nos troupes se maintinrent sur la hauteur, puis une contre-attaque nous permit de regagner des parties de notre position avancée. Une deuxième attaque française fut enrayée par le tir efficace de l'artillerie. Pendant la nuit, l'ennemi bombardait la hauteur et le village de Combrès.

Sur le reste du front, le 9 avril, sur la ligne Malzey-Spada, l'ennemi attaque sérieusement, mais sans succès ; nous fîmes 71 prisonniers. Une attaque moins importante au bois d'Ailly échoua. Une autre attaque, à travers la ligne Régnéville-Fay-en-Haye, échoua également avec des pertes extraordinaires ; sur un point, au nord de Régnéville, nous comptâmes 150 morts. Le soir du 9 avril, à la Croix-des-Carmes, dans le bois Le Prêtre, nous prîmes trois blockhaus, deux tranchées de liaison, deux mitrailleuses et fîmes 59 prisonniers.

Le 10 avril, combat d'artillerie sur le front entier. Nous aperçûmes les Français qui faisaient activement des tranchées nouvelles et amenaient des troupes fraîches que nous avons bombardées violemment, de telle façon que l'ennemi ne put attaquer.

Près des Eparges, au pied de la hauteur de Combrès, notre artillerie bombardait des forces françaises importantes.

Le 10 avril, une seule attaque française eut lieu au bois Le Prêtre qui fut facilement repoussée. Cette journée, comme toutes les précédentes, se termina par le succès complet de nos armes sur tous les fronts attaqués. Toutes les tranchées perdues dans ces combats furent regagnées, excepté une petite partie et sans importance.

[Ce tortueux communiqué, outre qu'il n'est en rien conforme à la vérité des faits, témoigne dans sa rédaction d'un embarras à peine dissimulé. Il est à rapprocher de la concision précise des communiqués du grand quartier général français.]

L'Autriche ne songerait pas à conclure une paix séparée

ROME. — Dans la *Zeit*, le comte Andrassy donne un démenti à l'assertion que l'Autriche-Hongrie, fatiguée de la guerre, cherche à conclure une paix séparée.

Au cours de ses visites en Autriche et en Allemagne, il a eu, dit-il, l'occasion de soutenir le point de vue hongrois qui exige la continuation de la guerre jusqu'à ce qu'on aboutisse à une paix durable et honorable. Tous les partis de toutes les nationalités de la Hongrie sont d'accord sur ce point.

Le comte Andrassy termine en affirmant que les deux empires alliés atteindront ce but plus rapidement que ne le croient leurs ennemis.

Un échec allemand au fortin de Beauséjour

(OFFICIEL)

Les Allemands ont tenté, le 8 avril, de reprendre le fortin de Beauséjour, cette position solidement organisée de leur front de Champagne qu'une brillante attaque de l'infanterie coloniale fit tomber entre nos mains le 27 février.

Le fortin conquis avait été depuis lors souvent bombardé. Mais l'adversaire n'avait prononcé aucune attaque d'infanterie.

Le 8 avril, vers la fin de l'après-midi, après une canonnade plus violente qu'à l'ordinaire, visant à la fois le fortin et les boyaux qui y conduisent, nos gulleurs signalèrent dans les tranchées ennemies un rassemblement.

L'attaque se déclancha à l'est et à l'ouest du saillant nord du fortin qui s'avance en flèche vers les positions allemandes.

Elle était menée, aux dires des prisonniers, par des volontaires appartenant à tous les régiments de la division. Formés en deux compagnies, ils étaient chargés d'entraîner à leur suite les troupes d'assaut.

L'attaque qui déboucha du nord-est fut prise sous le feu de nos mitrailleuses de flanquement et vivement canonnée par l'artillerie aussitôt mise en action. Avant d'avoir atteint leur objectif, les troupes allemandes étaient fauchées et bien peu des assaillants purent regagner leurs tranchées de départ.

L'autre attaque, au prix de pertes très élevées, parvint jusqu'à la tranchée la plus avancée du saillant face à l'ouest ; les Allemands purent y prendre pied et gagner quelque terrain dans le boyau d'accès. Aussitôt contre-attaqués, ils se défendirent péniblement pendant toute la nuit.

Cependant, de nouveaux efforts étaient dirigés contre notre front sur les tranchées situées plus à l'ouest du saillant, mais l'action des feux de notre artillerie et de notre infanterie brisa l'élan des Allemands qui ne purent atteindre nos tranchées.

Le 9 avril, un bataillon acheva de les chasser de la partie du fortin où ils se maintenaient encore.

L'artillerie lourde et l'artillerie de campagne couvrirent de projectiles l'extrémité du saillant. Leur tir fut efficace, car l'adversaire avait garni la tranchée et les boyaux en y jetant deux compagnies ; quatre cents hommes au coude à coude étaient serrés dans les étroits cheminements, s'embrassant les uns les autres. Nos fantassins s'élancèrent sur eux la baïonnette en avant.

De ceux que les obus avaient épargnés bien peu, une dizaine seulement, parvinrent à s'enfuir. Nos pertes furent minimes.

Les attaques allemandes ont été menées avec vigueur et avec un réel mépris de la mort. Nos adversaires étaient prêts à acheter un très haut prix un succès local. L'échec subi et l'inutile hécatombe achevèrent de démoraliser des troupes que les combats du mois précédent avaient déjà convaincus de la supériorité de nos armes.

Nouvelles brèves

Le feu. — Un incendie s'est déclaré, hier matin, à dix heures, dans un magasin de couleurs, situé 62, boulevard Ornano, à Paris. Dégâts importants. Pas d'accident de personnes.

Brûlé par du magnésium. — Vers 4 heures de l'après-midi, dans son atelier, 65, boulevard Voltaire, à Paris, M. Trille-Ocher, photographe, a été brûlé à la figure et aux mains, par un retour de flamme de son appareil à magnésium. Admis à l'hôpital Saint-Antoine.

Des cigares pour nos soldats. — Un citoyen d'Amsterdam, M. van der Schaik, vient de faire adresser en France, pour les soldats sur le front, un envoi de 25,000 cigares.

Une délégation belge en Russie. — Une délégation belge, sous la conduite du général Dewit, aide de camp du roi des Belges, est arrivée afin de remettre au généralissime, ainsi qu'à des officiers et des soldats russes, des décorations qui leur ont été conférées.

Deux vieillards assassinés

AVRANCHES. — Dans la nuit de samedi à dimanche un horrible drame s'est déroulé au bourg de Montanel, à six lieues d'Avranches. François Provost, propriétaire, âgé de soixante-quatorze ans, et sa femme, soixante et onze ans, ont été assassinés à coups de gourdin.

Le juge de paix et la gendarmerie de Saint-James, prévenus, avertirent le parquet d'Avranches qui se transporta, à 5 heures du matin, à Montanel. Une foule énorme et émue stationnait devant la maison du crime ; le corps de Mme Provost était couché en travers de la porte d'entrée, la tête en bouillie, les bras en avant, les mains crispées en un suprême effort de défense. Le corps de son mari était jeté en travers de la grande cheminée, la tête baignant dans une mare de sang horrible à voir. La literie et le linge de trois armoires étaient jetés sur les cadavres. Les assassins avaient pénétré dans la maison en brisant une vitre de la fenêtre du rez-de-chaussée où couchaient les victimes ; une lutte horrible avait eu lieu ; M. Provost possédait de 1.200 à 1.500 francs en pièces de 20 francs. Tous ces louis ont disparu ainsi que les alliances des victimes.

Malgré une longue enquête, aucun indice des assassins n'a été relevé.

TRIBUNAUX

Le meurtre d'un caporal. — Le drame brusque et sanglant qui se produisit dans la nuit du 21 au 22 mars dernier, dans un poste de gardes des voies et communications de Wimereux, vient d'avoir son épilogue devant le conseil de guerre de la région du Nord, siégeant à Boulogne-sur-Mer.

Le soldat Jules Mercier, du 5^e territorial, qui, à la suite d'une remontrance du caporal Deschodt, tua ce dernier d'un coup de fusil à bout portant, a été condamné à la peine de mort et à la dégradation militaire.

Les drames de la jalousie. — La huitième chambre correctionnelle a condamné hier, à trois mois d'emprisonnement, la femme Clémentine Prieur, âgée de vingt et un ans, qui, le 10 avril 1914, à son domicile, 184, avenue de Choisy, au cours d'une scène de jalousie, avait blessé de trois balles de revolver, son ami, Thévenot, ouvrier paveur.

L'inculpée, qui était poursuivie pour coups et blessures, était défendue par M^{re} Léon Leclercq.

L'affaire Swoboda. — C'est bien le deuxième conseil de guerre permanent de Paris qui aura à donner un dénouement aux aventures de l'Américain Swoboda.

Tous les renseignements recueillis par les parquets du Havre et de Bordeaux seront centralisés entre les mains du commandant Julien, chargé de poursuivre l'instruction. Les inculpations visant Swoboda sont au nombre de deux : incendie volontaire du transatlantique *La-Touraine* et espionnage.

Le petit drapeau belge

Le Comité Central Franco-Belge, qui a pris l'initiative de la « Journée du Petit Drapeau Belge », a cru devoir publier l'état des recettes et versements opérés jusqu'au 31 mars dernier. C'est sa meilleure manière de reconnaître l'élan de la générosité publique.

Il ressort de cet exposé minutieux que les recettes se sont élevées à : Fr. 3.540.812 05

Dès la première heure, le comité s'est mis en relations avec les préfets, qui avaient été les agents les plus actifs de son œuvre de solidarité, pour connaître les besoins des réfugiés belges. En province, il a pu envoyer :

En argent.....	Fr. 785.295 45
En objets d'habillement.....	315.320 50

Soft.....	Fr. 1.100.615 95
-----------	------------------

Il a, de plus, distribué à des hôpitaux, des asiles, des orphelins, des municipalités, etc.,

A Paris, il a remis au Conseil municipal, pour ses œuvres franco-belges, 100.000 »

Par les soins de son très dévoué secrétaire général, il a réparti entre toutes les œuvres parisiennes créées pour venir en aide aux réfugiés belges, 225.963 »

C'est donc, au total, une somme de.....Fr. 1.493.672 75 qu'il a, en moins de trois mois, employée à soulager les misères des malheureuses populations belges chassées de leur patrie et de leur foyer.

Il restait, au 31 mars, au comité, une somme de 1.897.239 fr. 80, dont 1.250.000 francs sont placés en Bons de la Défense nationale, en prévision, pour la plus grande partie, des nécessités du rapatriement des réfugiés.

La tâche du Comité Central Franco-Belge est loin d'être terminée ; il la poursuivra avec le constant désir de justifier la confiance des innombrables donateurs, qui se sont montrés si généreux, c'est-à-dire du pays tout entier.

Morts au champ d'honneur

Le capitaine François-Jacques Tommy-Martin, du 110^e régiment d'infanterie, mortellement blessé à la tête en entraînant ses hommes dans une attaque à la baïonnette.

Le caporal Jacques Baguenier Desormeaux, du 23^e d'infanterie coloniale, tué le 22 août au combat de Neufchâteau (Belgique).

Pierre-Paul Kruger, aspirant au 46^e d'infanterie, tué le 23 mars, à Vauquois, d'une balle à la tête, en se portant au secours de son capitaine, mortellement frappé.

René Florand, engagé volontaire, sergent au 46^e d'infanterie, tué à Vauquois, le 6 avril, à 20 ans. Il était le fils du docteur Florand, médecin de l'hôpital Lariboisière.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le pape a béni le drapeau belge. — Mgr Deploige, président de la Faculté de philosophie de Louvain, a quitté Rome pour se rendre à Paray-le-Monial pour déposer au sanctuaire de la Visitation le drapeau national belge, symbole de la foi et de l'espérance du peuple belge dans sa résurrection.

« Ce drapeau, a déclaré Mgr Deploige à un rédacteur du *Corriere d'Italia*, a été béni par le saint-Père, qui a voulu ainsi donner un nouveau témoignage de son affection à la Belgique. Le drapeau représente l'image du Sacré-Cœur de Jésus avec l'inscription : « Sacré-Cœur de Jésus, sauvez la Belgique, 1915. »

"Lavez vos Dents comme vos Mains"
LAVEZ-LES MATIN ET SOIR

GIBBS

SAVON DENTIFRICE

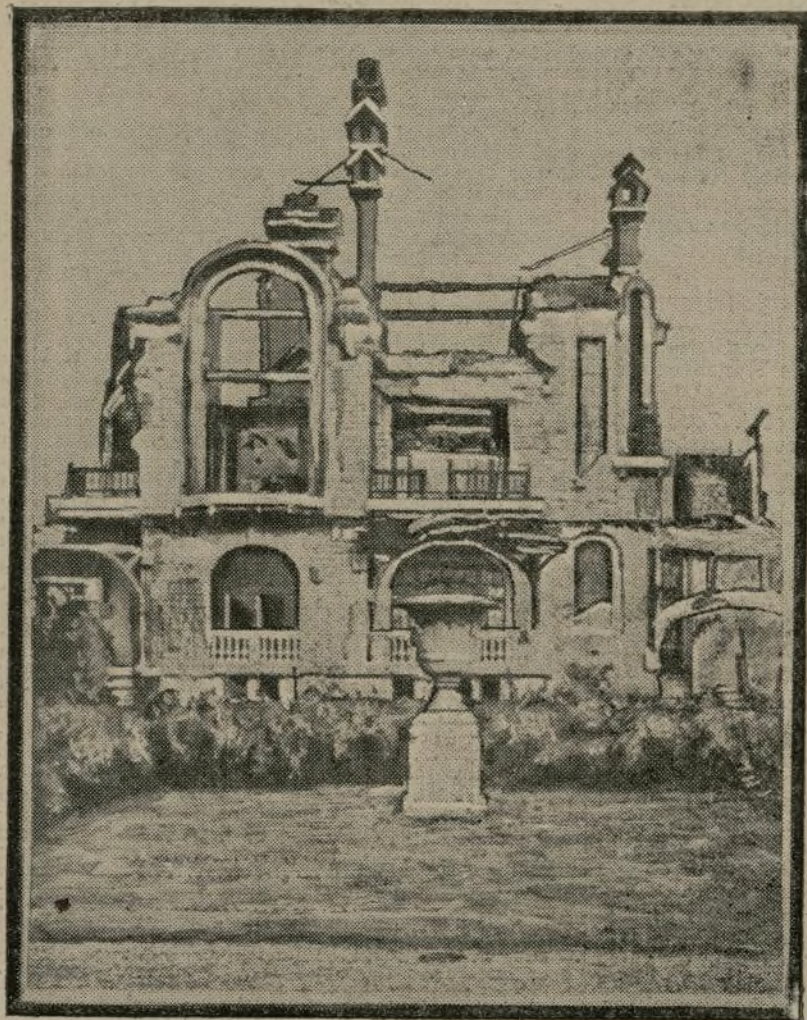
Boîte modèle courant... 1 fr
Boîte grand modèle breveté 1.95

NOTA. — La maison D. et W. GIBBS L^{re} fondée à Londres en 1712, est la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles.

ÉVITEZ LES INNOMBRABLES IMITATIONS

Ech^{re} contre 0.50 cent., 1 et 9, rue La Bittie, Paris.

Un château incendié



C'est le château de Laines, à Suippes. Les Allemands l'incendièrent pendant leur retraite avant d'abandonner le terrain aux Français victorieux.

Les obsèques de M. Georges Berry



LES CHARS DES COURONNES



M.M. MAURICE BARRÉS (1) ET ESCUDIER (2)

Les obsèques de M. Georges Berry, député du neuvième arrondissement, ont été célébrées hier, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'une nombreuse assistance.

LES MATINEES NATIONALES

Une émouvante allocution de M. Louis Barthou

Sous le patronage de MM. Albert Sarraut, ministre de l'Instruction publique, et de M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, l'Œuvre fraternelle des Artistes a organisé, cette saison, des matinées de gala dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Ces matinées, dites matinées nationales, se sont terminées dimanche dernier. Elles ont été, par la composition de leurs programmes, véritablement belles, véritablement françaises. Des poèmes nouveaux et fiers y furent récités pour la première fois, qui vantaient la noblesse de la France « croisée ». La musique y fut une consolatrice pathétique et subtile; sous la direction précise et claire de M. A. Messager, les Concerts du Conservatoire exécutèrent des œuvres le plus souvent remarquables.

Mais ce qui, principalement, donna à ces représentations un caractère patriotique, ce furent les allocutions que prononcèrent des écrivains, des artistes, des savants et des personnalités politiques. MM. Alfred Capus, Adolphe Brisson, Maurice Donnay, Paul Strauss, Tristan Bernard, Paul Hervieu, Abel Hermant, André Antoine, le lieutenant-colonel Roussel, Paul Adam, M. Henri-Robert, Pierre Wolf, le pasteur Charles Wagner, Albert Dalimier, M. Labori, Paul Painlevé et Camille Flammarion y furent des orateurs émouvants et émus.

Le discours le plus élevé et le plus complet fut peut-être celui de M. Louis Barthou qui, dimanche dernier, retraça, sous les voûtes de la Sorbonne, la genèse de la guerre et clama son espoir — qui est celui de tous les Français — dans la victoire prochaine des alliés :

« Où en sommes-nous ? dit-il, et que vont faire nos chefs admirables ? Je puis le dire sans crainte. Les Allemands écrivent que leur heure viendra. J'affirme, je jure que notre heure est venue. La poussée invincible est commencée, l'heure de la victoire est proche.

« Cette victoire, il nous la faut ; nous ne traiterons que lorsqu'elle sera complète. Il n'est pas un Français conscient des destinées de son pays qui puisse vouloir la paix boiteuse. Comment ? Ce serait en vain que le meilleur du sang français aurait coulé, ce serait en vain que les mères pleureraient leur fils ? Et nous n'aurions pas pour panser les meurtrissures inévitables

de notre cœur la pensée qu'au moins la patrie profitera de nos sacrifices ?

A ce moment, l'assemblée se leva et acclama l'ancien président, dont le fils tomba glorieusement au service de la France. Et M. Barthou conclut par cette péroraison vibrante :

« Notre tâche aura été rude, mais le gain sera fort. La guerre nous aura fourni une grande et utile leçon. C'est des tranchées, où voisinent le riche et le pauvre, le patron et l'ouvrier, c'est du champ de bataille où la mort est égale pour tous que nous viendra la véritable formule de pacification sociale.

« J'entends souvent parler des responsabilités d'hier et du pouvoir de demain. Allons donc ! Au nom des morts, au nom des blessés, au nom des familles meurtries, je répons : demain, c'est la France unie comme aujourd'hui qui fera les affaires de la France. Après avoir été assez forte pour imposer le droit au dehors, elle le sera également pour imposer chez elle la justice et la concorde qui lui donneront dans le monde sa grande figure héroïque et rayonnante... Vive la France !

Ce cri de : « Vive la France ! » les assistants, debout, le répétèrent, de toutes les forces de leur cœur et de leur âme.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, est revenu à Paris hier matin, retour de Rome.

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre ont décidé de prolonger leur séjour au château de Windsor. S. A. R. le prince de Galles a rejoint la famille royale à Windsor.

— LL. AA. RR. le prince et la princesse Louis d'Orléans-Bragance sont arrivés à Cannes auprès du comte et de la comtesse de Caserte, à la villa Marie-Thérèse, (New-York Herald.)

INFORMATIONS

— S. Exc. M. Carton de Wiart, ministre de la Justice de Belgique, est de passage à Paris.

— La duchesse d'Uzès douairière a reçu de Varsovie un télégramme signé par toutes les dames de la haute aristocratie polonaise pour la remercier de l'initiative prise par le comité Pro Polonia, dont elle est la dévouée présidente. Cette œuvre a pour but de secourir les malheureux Polonais dont le pays est si cruellement dévasté.

NAISSANCES

— Mme Féliz Avraïn, née Teissèdre, femme du médecin-major actuellement aux armées, a mis heureusement au monde, le 17 mars, dans le Cantal, une fille qui a reçu le prénom de Josette.

— La comtesse Edmond de Rigaud, femme du lieutenant au 10^e dragons, a donné le jour à un fils qui a reçu le prénom de Stanislas.

— Mme Henry Dufloy, femme du lieutenant de vaisseau, embarqué sur le Paris, est mère depuis le 25 mars, à Toulon, d'une fille qui a reçu le nom d'Elisabeth.

NECROLOGIE

— Le marquis Jules della Chiesa, frère cadet de S. S. le pape Benoît XV, vient de mourir en sa villa Pegli, à Gènes, à l'âge de cinquante-quatre ans.

— Les obsèques de M. Georges Berry, ancien conseiller municipal du quartier du Faubourg-Montmartre, député du neuvième arrondissement de Paris, ont été célébrées ce matin au milieu d'une énorme assistance.

Après la levée du corps, qui fut faite au domicile du défunt, rue de Châteaudun, 1, par l'abbé Imbert, curé de la paroisse, le cortège, en tête duquel avaient pris place cent cinquante soldats convalescents des hôpitaux auxiliaires de la rue Blanche et de la rue de La Tour-d'Auvergne, s'est dirigé vers l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Le deuil était conduit par le lieutenant Jean-Georges Berry et M. Victor Cornier, maire de Grenoble, fils et beau-frère du défunt. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Maurice Barrés, Paul Escudier, Lagache, Aucoc, Pointel, Mathieu-Prévost, Girardin, Emile Theuriet.

La délégation de la Chambre des députés était conduite par M. Dejeante, député de la Seine.

Après la cérémonie religieuse, le convoi s'est rendu à la gare d'Orléans, d'où le corps a été dirigé sur Mortemart (Haute-Vienne), où doit avoir lieu l'inhumation.

Nous apprenons la mort :

De M. Ch.-A. Gautier, architecte en chef du gouvernement, vice-président de la Société Centrale des Architectes Français, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-huit ans, en son domicile, 22, rue Cassette.

Ses obsèques auront lieu demain mercredi 14 avril, à 8 h. 1/2, en l'église Saint-Sulpice, où l'on se réunira.

De M. Henri Clément, décédé subitement à Annemasse, le 8 avril. Ses funérailles ont eu lieu à Grenoble.

De la comtesse de Langlade, femme du comte de Langlade, maire d'Ylliac (Dordogne). Elle laisse deux fils : le capitaine de Langlade, actuellement sur le front; le baron Jehan de Langlade, qui se trouve dans son dépôt à Poitiers, après avoir été blessé et Lorraine, au début de la guerre, et deux filles, la comtesse Sirey et la vicomtesse d'Agrain.

Du général Derrecagnis, ancien sous-chef d'état-major général de l'armée, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à Anglet, près Bayonne, après une longue maladie. Officier de l'ancien corps d'état-major, le général Derrecagnis avait fait les campagnes d'Afrique, de Crimée et de France et écrit de nombreux ouvrages qui l'ont mis au rang de nos meilleurs auteurs militaires.

De M. Léonce Rochette de Lampdes, ancien zouave pontifical, décédé à Clermont-Ferrand, à l'âge de soixante-six ans.

De M. Ernest Myer, engagé volontaire dans le London Rifles Regiment, et nommé major. Le défunt était le neveu de M. Arthur Salomon, fondateur et directeur de l'ambulance anglo-française du secteur 98.

De M. Octave Ravart, avoué honoraire, qui a succombé, âgé de soixante-douze ans, à Beauvais (Oise).

Du jeune Jean-Costel de Corainville, enlevé dans sa huitième année, à Mestry (Calvados). Il était neveu du commandant et du capitaine de Lesquen, morts au champ d'honneur, et de l'abbé de Lesquen, aumônier militaire.

De Mme Elida Fanconneau-Dufresne, décédée ces jours derniers.

De M. Charles Le Roy-Villars, décédé à l'âge de quarante-sept ans.

De M. Elie Jaloustre, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Clermont-Ferrand, décédé à Clermont-Ferrand à l'âge de soixante-huit ans.

De Mme Labrousse-Fonbelle, née Froidefond, décédée à La Bachellerie (Dordogne), âgée de quatre-vingt-sept ans. Elle était la mère de M. Labrousse-Fonbelle, ancien député; la belle-mère du docteur Benoist, ancien député et sénateur de la Dordogne, et de M. Joussain, ancien trésorier-payeur général des Vosges.

De M. Marius Deméville, de la maison Albert Thomas et Cie, décédé à Nogent-sur-Marne.

THÉÂTRES

Pour faciliter la réouverture des théâtres. — M. Malvy, ministre de l'Intérieur, se rendant au vu de l'Association des Directeurs de Théâtre de Paris, et pour faciliter la réouverture des théâtres encore fermés, a décidé qu'à partir du 15 avril la taxe extraordinaire de 5 0/0 qui pesait sur les théâtres et qui se traduisait parfois par une augmentation du prix des places, serait supprimée et remplacée par une matinée de bienfaisance donnée mensuellement dans chacun des théâtres faisant partie de l'Association, au profit d'une œuvre de guerre.

Le ministre s'est réservé de dresser la liste des œuvres qui seraient admises à bénéficier de ces matinées, et il a chargé M. Albert Carré, président de l'Association des Directeurs, de s'entendre à ce sujet avec ses collègues.

« Le Conscrit ». — Mlle Madeleine Roch, sociétaire de la Comédie-Française, a obtenu avant-hier, à la dernière des matinées nationales de la Sorbonne, un succès très vif en disant un poème ému et alerte de M. Marcel Laurent : le Conscrit, qui se termine par ces vers :

J'étais hier encore un timide écuyer
Qui rêvait d'Alexandre et de son Thucydide
Et consultait Tacite en hôte familier...
J'écoutais, à la fois exultant et candide,
Le précepte de César et l'appel de Bayard !
Un tambour roula-t-il ? Parbleu ! Celui d'Arcole !
Une envolée en moi dissipait le brouillard,
L'histoire parsemait d'éclairs un mur d'école.
Quand soudain, ô bonheur ! ô joie ! ô volupté !
J'entendis : « A ton tour ! C'est la réalité !!! »

MARDI 13 AVRIL

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-23). — A 7 heures, *Patric* (MM. Silvain, A. Lambert, Paul Mounet, Duflos, Leimer, Mmes Leconte et Delval); samedi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2 au bénéfice des œuvres de guerre; dimanche 18 avril, matinée à 1 h. 1/2, *Patric*; soirée à 8 heures, *Fais ce que dois, le Monde où l'on s'ennuie*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — Relâche; jeudi 15, à 1 h. 30, *Lakmé*, les *Scènes alsaciennes*, les *Soldats de France*; samedi 17, à 7 h. 1/2, *Signon*; dimanche 18, à 1 h. 1/2, le *Jongleur de Notre-Dame*, *Pauvre*, les *Soldats de France*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; jeudi 15 avril, en matinée, *L'Avare*, le *Médecin malgré lui*; conférence de M. Léo Claretie; samedi 17 avril, en matinée, sixième Festival de musique française; en soirée, *Le Chapeau de paille d'Italie*; dimanche 18, en matinée, *Le Chapeau de paille d'Italie*; en soirée, *La Vie de bohème*, avec l'intermède.

Ambigu (Tél. Nord 36-34). — Relâche.
Bouffes-Parisiens. — A 2 heures, matinée, *la Jalousie*, le *Bouquet*.

Châtelet. — Relâche.
Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, *ça va ! ça va ! revu*, et *le Homard* (R. Mistreo, Alice Weill, de Bedis, etc.). Location sans augm.

Gaité-Lyrique. — Relâche.
Grand-Guignol. — A 9 h., *la Porte close*, *Renseignements*, le *Chausseur*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Marinié, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon, *Revu*: av. Reine Berns.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Jeudi 15 avril, à 8 heures, *le Maître de Forges*, avec Jean Coquelin, Kemm, Numès, Marquet, etc.; Mmes Nelly Cormon, Marquet, Pouzols, Sabrier, Andrée Pascal. Places de 1 à 6 francs. Location ouverte.

Renaissance. — A 8 h. 1/4, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Albert-1^{er}. — Relâche.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *Si j'étais Roi*.

Vaudeville. — A 8 h. 1/2, *les Surprises du divorce*.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, relâche; jeudi prochain, matinée à 2 h., soirée à 8 h.: *la Petite Andalouse*, *le Rêve au clair de lune*, *Merveilleuses vues en couleurs naturelles*. Location, 4, rue Forest. Téléph. Marcadet 16-73.

Conférences

Au Parthénon (11 bis, avenue de Suffren), lundi 19 avril, à 3 heures, conférence-causerie de M. Anselme Changeur, secrétaire général de la Société pour la Protection des paysans de France : « La Guerre par le mot : le teutonisme, actes de teutonisme ; impressions de guerre ». Audition musicale et poétique par nos premiers artistes.

LES SPORTS

COMITE D'EDUCATION PHYSIQUE

Académie de Paris

Cours d'aujourd'hui. — Matin. — De 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2 : Terrain de la F.G.S.P.F., rue Benoit-Malon, à Gentilly. Culture physique.

Après-midi. — De 2 à 3 h. : Institut Boyesen, 46, rue Saint-Lazare (9^e). Gymnastique respiratoire suédoise. (Pour huit élèves seulement). — De 2 h. à 3 h. 1/2 : Salle de Culture physique Zurcher, 10, rue Thérèse, Paris (16^e). (Pour 20 élèves seulement). — De 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2 : Institut du docteur Boileux, 11, rue de Malte, à Paris (11^e). Education respiratoire. (Pour 30 élèves seulement). — De 3 h. 1/2 à 4 h. 1/2 Terrain du C.P.F., 251, boulevard Davout (20^e). Culture physique. — De 5 à 6 h. : Athletic Boxing Hall, 28, rue Vandamme, Paris (14^e). Culture physique. — De 6 h. à 7 h. : Institut Kumlien, 58, rue de Londres, Paris (8^e). Culture physique. (Pour 20 élèves seulement).

Soir. — De 8 h. à 9 h. : Velodrome d'Hiver, rue Nélaton, Paris (15^e). Culture physique et Escrime à la baïonnette. (Le Velodrome peut contenir environ 500 élèves). — De 8 h. 1/2 à 10 h. : Gymnase de « La Parisienne », 20, rue de la Bidassoa (20^e). Gymnastique et culture physique. — De 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2 : Institut Médical, 34, rue du Colisée, Paris (8^e). (Pour la classe 1916 d'abord. Cette salle ne peut recevoir plus de 40 élèves déjà inscrits. Nous signalerons les vacances.) — De 8 h. 1/2 à 10 h. : Salle Cotis, 63, rue Meslay (3^e). Culture physique et Escrime à la baïonnette. (Pour 65 élèves seulement déjà inscrits; il y a des vacances en ce moment.) — De 8 h. 1/2 à 10 h. : Tir gratuit au Stand de la Bellevilloise, 60, rue Bolivar (20^e).

AUTOMOBILE

La question du Salon. — Le 16 octobre dernier, s'il n'y avait pas eu la guerre, le Salon de l'Automobile ouvrait ses portes pour une période de onze jours.

Mais, en supposant que les hostilités se terminent aussi rapidement que les plus optimistes le souhaitent, est-ce que cette année, il serait actuellement encore temps de songer à un Salon, pour l'automne.

Non, nous a-t-on répondu à la Chambre syndicale, car, dès ce jour, le règlement doit être publié, et, par conséquent, étudié dès mars. Les constructeurs ont besoin de six mois au moins pour préparer leurs modèles.

A 1916, donc, pour fêter la paix et la victoire. (Auto.)

La Bourse de Paris

DU 12 AVRIL 1915

Si les transactions n'ont pas été partout très animées, c'est la fermeté qui, dans l'ensemble, demeure la note dominante. Certains compartiments restent même assez favorisés, la hausse y ayant fait des progrès appréciables.

Parmi les fonds d'Etats, nos Rentes ont été soutenues, les offres des séances précédentes sur notre 3 0/0 perpétuel paraissent absorbées. Dans le groupe étranger, notons un peu d'irrégularité sur les Russes qui, néanmoins, sont généralement bien tenus. L'Italien, inchangé ces temps derniers, a valu 77. Nouvelle avance de l'Extérieure à 87 50.

Du côté des Etablissements de crédit, léger raffermissement de la Banque de France à 4610 et progrès plus sensibles de la Banque de Paris à 945.

Aux Grands Chemins Français, les dernières avances sont consolidées sur le P.-L.-M. à 1130, le Nord à 1400 et l'Orléans à 1150.

Par ailleurs, il convient de relever les tendances satisfaisantes du Rio, qui passe à 1574. Suez, 4379, au lieu de 4370 samedi dernier.

En banque, nouveaux progrès de la Toula à 1180.

Mines Sud-Africaines sans grande animation.

IL EST URGENT

de réclamer à Excelsior les exemplaires qui manquent dans les collections ; ces exemplaires, en effet, s'épuisent très rapidement et beaucoup ne pourront bientôt plus être fournis. Nous pouvons encore adresser tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre, ainsi que nos trois numéros spéciaux remplaçant les numéros d'août complètement épuisés. Le numéro : France, 0 fr. 10 ; Etranger, 0 fr. 20.

GRAVE CONFUSION

Récemment, la femme d'un officier supérieur refuse d'acheter un produit parfaitement français, prétendant que c'est un produit allemand. On le lui avait dit. En présence de pareilles erreurs, il est nécessaire que les produits français affirment et démontrent leur nationalité.

C'est ce que nous faisons pour le Dentol, dentifrice, créé en 1892, par le docteur RESPAUT, objet d'une communication à l'Académie de Médecine de Paris, et préparé par la Maison FRERE, maison française et parisienne, fondée elle-même dès 1826 à Paris.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. — Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

Le DENTOL est un produit français. Propriétaires français. Personnel exclusivement français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste, en se recommandant d'Excelsior, pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de DENTOL, une boîte de Pâte DENTOL et une boîte de Poudre DENTOL.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

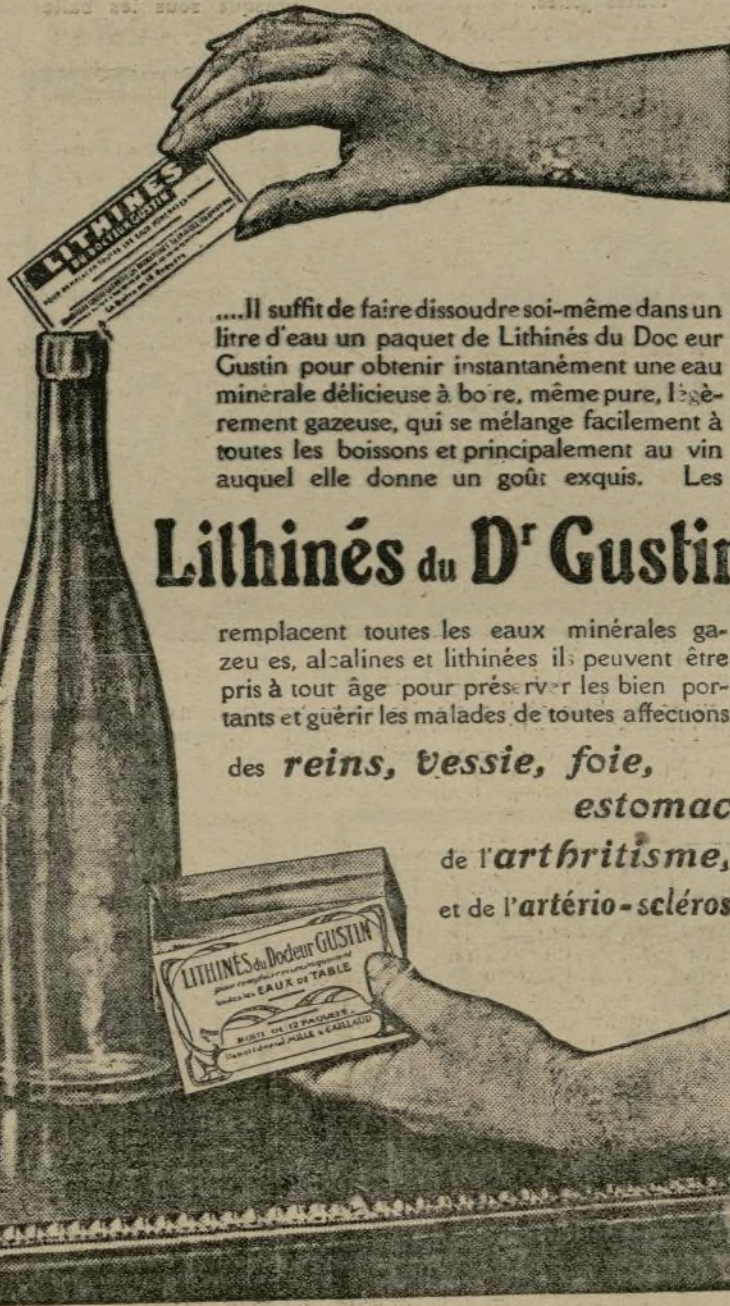
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

L'eau minérale chez soi pour 10 centimes !

12 paquets
font
12 litres
d'eau minérale
pour
Un franc

(Moins de
10 centimes
le litre)



....Il suffit de faire dissoudre soi-même dans un litre d'eau un paquet de Lithinés du Docteur Gustin pour obtenir instantanément une eau minérale délicieuse à boire, même pure, légèrement gazeuse, qui se mélange facilement à toutes les boissons et principalement au vin auquel elle donne un goût exquis. Les

Lithinés du Dr Gustin

remplacent toutes les eaux minérales gazeuses, alcalines et lithinées ils peuvent être pris à tout âge pour préserver les bien portants et guérir les malades de toutes affections

des reins, vessie, foie, estomac, de l'arthritisme, et de l'artério-sclérose

Les Lithinés du Dr Gustin se vendent dans les pharmacies en boîtes métalliques très solides, pouvant supporter le transport par colis postal et même l'envoi jusque sur le front des armées.

Nos Echos Illustrés



LA JOLIE CONTROLEUSE

On a « inauguré » le service des contrôleuses de tramways, et, comme Paris, les a choisies toutes jolies.



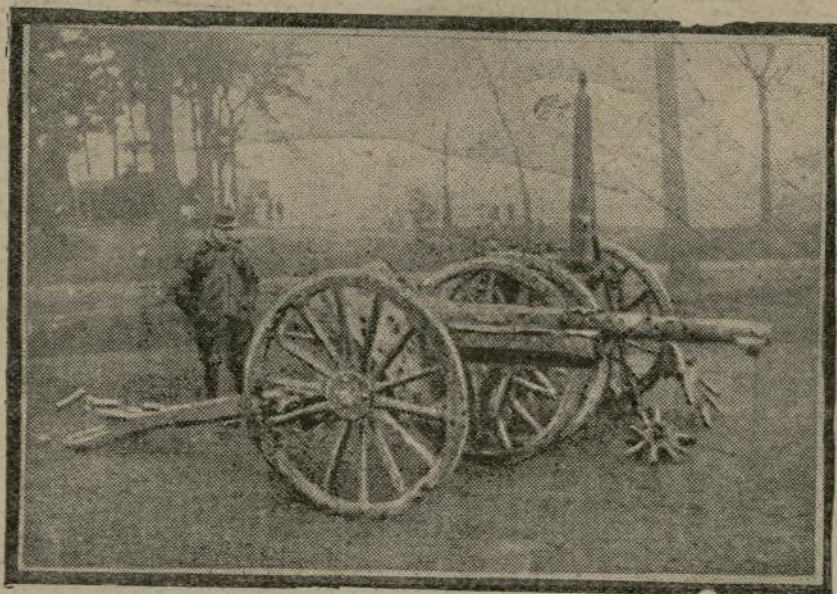
MISS MURIEL THOMPSON

Décorée par le roi Albert, de l'ordre du Léopold II, pour la bravoure qu'elle montra en allant ramasser presque sous les balles les blessés des tranchées.



MAISON DE THE A VILLERS-SOUS-BOIS

Les services de l'arrière ont, dans un immeuble épargné, fait installer ce « thé », où nos soldats consomment de 4.000 à 5.000 tasses par jour.



LE GRAND BLESSE

Il fut à de rudes combats où il porta des coups terribles; mais le vaillant canon a fait payer cher ses blessures, et il a mérité de figurer au musée des armes glorieuses.



NE FUT-CE QU'UN AUTEL

Le curé de Maurupt-le-Montoy (diocèse de Châlons) a vu s'effondrer son église sous les obus. Il voudrait rendre à ses paroissiens au moins le tabernacle, dans une petite chapelle; mais les fonds lui manquent.



— Sur six bombes lancées d'un taube, deux ont éclaté...
— C'est ce que messieurs les Boches appellent une action d'« éclat ».

(Luc Mégret)



AUX DARDANELLES

— Vos canons?
— Prêts à partir.
— Vos hommes?
— Aussi.

(Guy-Blas.)



— Vous voulez la paix? Voyons! attendez donc le grand coup.
— Le grand cou! Le grand cou! C'est celui que vous nous montez.

(Rob. Duhamel.)